

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 FÉVRIER 1995

Portrait de groupe avec dame

PIERRE CAYOUE
LE DEVOIR

Du gamin qui risqua l'engelure pour lui réchauffer sa main d'enfant un soir d'hiver jusqu'à cet homme indélébile, bouillant d'angoisse, avec qui elle vécut «l'amour qui tue», la galerie est vaste. Ils y défilent à la queue leu leu, ces hommes qui ont jalonné la vie de Denise Bombardier. Des faibles, des forts, des tyrans, des courageux, des tendres, des terrifiés, des bourreaux sentimentaux, des adolescents qui n'en peuvent plus d'attendre l'amour, des agresseurs sexuels, des agresseurs «intellectuels», des «mal mariés» qui papillonnent, des hommes trop vertueux — les plus dangereux! —, des séducteurs impénitents, des maris fidèles, des amis fuyants, des amis fiables et reconnaissants, des patrons bluffeurs, brillants et inspirés, des patrons raisonnables, sans imagination et sans humour — mais très recherchés! —, des collègues inspirants et d'autres vulgaires, grossiers comme seules les rédactions peuvent en créer. On y rencontre même un prêtre — dont l'histoire est bouleversante — dans ce portrait de groupe avec dame que constitue *Nos hommes*, le plus récent ouvrage de Denise Bombardier, paru au Seuil.

En s'offrant pareille audace, la journaliste et romancière avançait en terrain miné. Elle le sait d'ailleurs mieux que quiconque. «C'est très piégé de faire une galerie masculine sous regard féminin. Car si l'écriture n'est pas à la hauteur, c'est foutu, ça devient indécent. Ça peut être banal, grossier, vulgaire.»

A ce propos, elle fut rapidement réconfortée par la France. Une fois de plus. L'accueil chaleureux des médias — son ami Pivrot en a fait le sujet principal de son *Bouillon de culture* — et du public calme ses angoisses et la comble.

Au Québec, l'histoire s'annonce tout autre. Une fois de plus. En fait, la controverse a débuté bien avant la parution du livre. De L'Express aux cafés de la rue Laurier, on chuchotait que ce livre racontait dans les moindres détails, sordides et croustillants, un épisode très public de la vie amoureuse de l'auteur. Il n'en est pourtant rien. On a aussi dit que c'était le livre d'une chasseresse... «Que de conneries! Il ne faut pas avoir lu le livre pour dire de pareilles choses. Ce livre est exactement le contraire», s'insurge-t-elle.

Il y a de la hargne envers Denise Bombardier. «Non pas du public mais plutôt d'un certain establishment journalistique et culturel», précise-t-elle. Peut-être parce qu'on confond le personnage et l'auteur, on rivalise en effet d'insolence envers elle. Comment réagit-elle? Il suffit de ne pas la braquer, d'avoir la courtoisie de lui laisser la parole pour qu'elle s'ouvre. Pour découvrir aussi, derrière cet ego imposant, une femme d'une grande sensibilité. «Vous savez, mon salut par rapport à ça, c'est la France. Là-bas, on prend un livre, on l'ouvre, on le lit et on le compare à d'autres. On sait combien

VOIR PAGE D 2 : BOMBARDIER

À la recherche du Proust perdu

Pour une proustienne éperdue, Illiers tient du mythe...

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

La route est monotone de Paris à Illiers. Surtout l'hiver. Pas de neige, mais des terrains plats, des petits villages à peine entrevus, l'ombre géante d'une cathédrale qui se profile au loin. Anne Borrel connaît le chemin par cœur, conduit vite, parle vite. Du genre énergique, la dame qui m'entraîne à tombeau ouvert dans son fief. Mais pour moi, la balade est aussi exotique qu'émouvante. Un vrai pèlerinage dans les eaux du temps perdu.

Anne Borrel est la secrétaire de la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray. À ma demande d'entrevue, à Paris, le mois dernier, elle a répondu par une offre irrésistible: «Rendez-vous demain chez moi, dans le huitième arrondissement, à neuf heures du matin. Je vous entraîne à Illiers. Allez donc manquer ça...»

Illiers: Pour un cœur de proustienne éperdue, l'endroit tient du mythe. Le village est décrit sous le nom de Combray dans *La Recherche du temps perdu*, coin frileux abritant la maison de la tante Léonie, où le petit Marcel passait ses vacances. L'immense écrivain le fit sortir d'une madeleine et d'une tasse de thé, d'une œuvre littéraire géniale par-dessus tout.

Depuis 1971, année du centième anniversaire de Marcel Proust, Illiers a accolé à son nom celui de Combray, acceptant d'être un livre en forme de village. À 113 kilomètres de Paris et à 25 de Chartres, dans l'Eure-et-Loir, l'endroit semble conservé dans la saumure.

les autres, les rues étroites, «les restes de remparts» émergeant ici et là sont ceux que Proust décrivait dans sa *Recherche*. On reconnaît la vieille église à l'abside rebondie intégrée comme une mère poule aux façades de la grand place, et son clocher déployé tous azimuts dans l'espace.

La Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray possède son siège social à Illiers. Ce club littéraire existe depuis 1947, avec ses périodes creuses, ses remontées, ses crises, ses guerres intestines. Il publie un bulletin annuel, faisant état des nouvelles recherches sur *La Recherche*, organise des réunions, patronne des colloques, des expositions, des circuits de lecture. Le cercle compte entre 400 et 500 membres dispersés dans une quarantaine de pays, avec une percée importante aux États-Unis, au Japon, mais à peine une vingtaine de membres individuels au Québec.

Il est d'essence proustienne d'être déçu par la réalité des choses

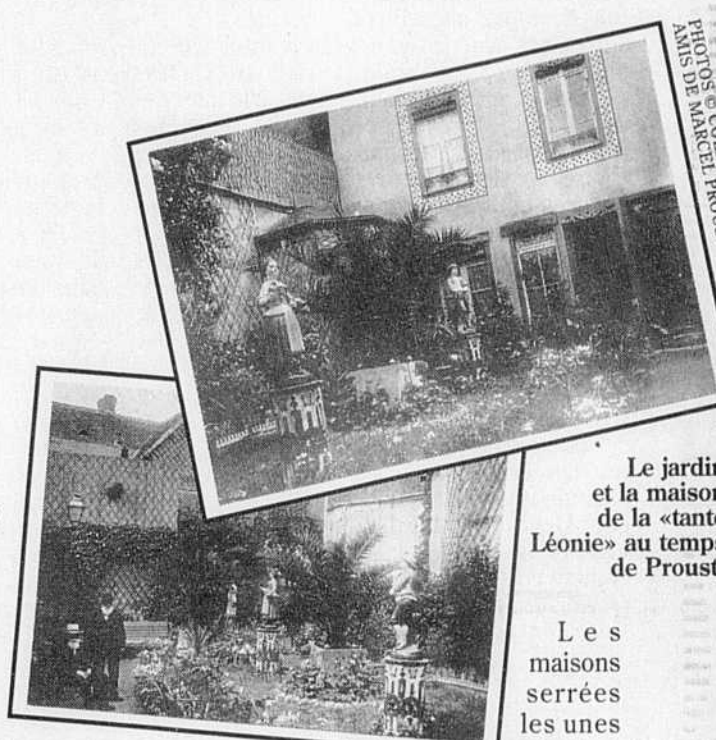
quelques universités. «Vous trouvez ça normal, vous, me demande Anne Borrel, que Proust ait si peu la cote dans un pays francophone comme le Québec?» «Euh!» J'avoue n'y rien comprendre.

On est secrétaire de la Société des amis de Marcel Proust ou on ne l'est pas. Anne Borrel s'est achetée une maison à Illiers-Combray. Le jardin attendant à sa vieille demeure ouvre sur le pré Catalan dessiné par l'oncle Amiot de Proust. Nous le traversons illico.

Il est d'essence proustienne d'être



Portrait de Marcel Proust par Jacques-Émile Blanche (détail).



Le jardin et la maison de la «tante Léonie» au temps de Proust.

Les maisons serrées les unes contre

VOIR PAGE D 2 : PROUST

FIDES

André Burelle

Le mal Canadien

Essai de diagnostic et esquisse d'une thérapie

ANDRÉ BURELLE

LE MAL CANADIEN

ESSAI DE DIAGNOSTIC ET ESQUISSE D'UNE THÉRAPIE

Secrétaire adjoint du cabinet Mulroney, André Burelle était responsable du bureau de relations fédérales-provinciales à Montréal. «Rarement proposition plus honnête et lucide de réforme du fédéralisme a surgi des entrailles du mandarinat fédéral.» (Jean-François Lisée, *Le naufrageur*) Vol. de 248 pages — 19,95\$

L I V R E S

BOMBARDIER

«Nous sommes une société de l'envie»

SUITE DE LA PAGE D 1

c'est éprouvant d'écrire. En plus, je fais une chose qu'à peu près personne ne fait ici. Je vais me mettre en compétition avec 57 millions de gens. Ici, c'est comme si mon livre n'existait pas. Il y a des gens, dans un certain milieu, qui vivent dans la surréalité. Parmi eux, il s'en trouve plusieurs qui ont déposé un manuscrit à Paris et qui leur a été refusé... Ma consolation, c'est le public», explique-t-elle.

Elle pousse d'un cran l'explication. «Je constate un phénomène. Je vends beaucoup de livres et ça, ça dérange. C'est vrai que j'en ai peut-être vendu beaucoup la première fois (*Une enfance à l'eau bénite*, 1985) en partie grâce à la télévision. Mais je n'aurais pas pu renouveler l'exploit une deuxième et une troisième fois... Nous sommes une société minoritaire, avec tous ses travers. C'est accablant quand on aime réussir. Nous sommes une société de l'envie. Un jour, il faudrait que je prenne le temps d'écrire sur l'envie. Un pamphlet, peut-être. Parce que moi, toute ma vie a été traversée par des réactions envieuses et il y a là quelque chose de fascinant, d'épouvantable dans le fait de provoquer l'envie comme ça. Il y a des gens qui doivent espérer que je n'existe pas et ça, évidemment, ça me dérange. Ce qui me permet de passer par-dessus, c'est le public. C'est pour ça que je donne tant de conférences à travers le Québec. Je sais le poids des gens. C'est pour ça que j'ai la certitude que le discours tenu dans un certain milieu est à mille lieues de la réalité.»

Casser l'image

Quand on la pense à gauche, elle est à droite. Quand on la pense à droite, elle est ailleurs. Elle est insaisissable, déboussolante, inclassable. Elle triomphe chez Pivot, mène des entretiens avec les plus grands intellectuels d'Europe ou d'Amérique à la radio ou à la télé de Radio-Canada. Parallèlement, elle interviewe Michel Jasmin, Renée Martel, Claude Poirier ou Martin Drainville. A chaque semaine, elle réalise des entrevues avec des figures populaires pour l'hebdomadaire à grand tirage *Dernière heure*.

«Je ne me dénature jamais, même dans *Dernière heure*. C'est d'ailleurs une expérience extrêmement enrichissante. De prime abord, on croit que certaines personnes n'ont rien à dire. Mais quand on leur parle intelligemment, on découvre qu'elles sont très intéressantes.»

Cette même presse a fait de gros titres avec les «agressions sexuelles» — une première à l'âge de quatre ans, une seconde à 12 ans — dont Denise Bombardier fut victime et qu'elle évoque dans *Nos hommes*. «C'est incroyable comme cela m'a marquée, combien ces gestes peuvent froisser l'âme», avoue-t-elle.

Ce sont toutefois deux autres segments de

ce récit qui risquent d'intéresser les lecteurs plus férus de littérature. D'abord l'histoire de ce prêtre qu'elle rencontra dans une soirée de solidarité syndicale et dont la vie bascula (pages 122-142). Ce chapitre mériterait un roman à lui seul. Déjà, dans sa forme condensée, ce segment livre de l'intérieur un portrait saisissant d'une époque, celle des années 60, des grands frissons révolutionnaires et de la grande crise des valeurs que vivaient non seulement les hommes d'Eglise mais toute une société.

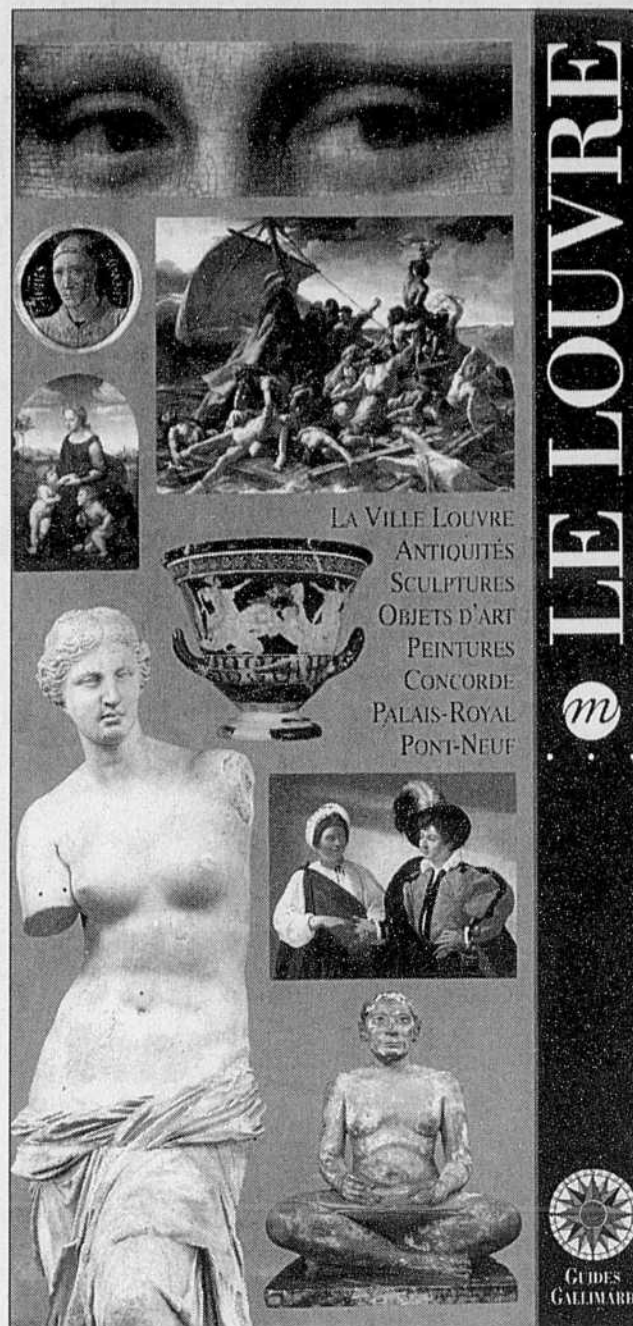
Le chapitre suivant (pages 142-151) vaut aussi que l'on s'y attarde. Parce qu'il est le plus littéraire, le plus riche. L'écriture bascule. Pour raconter cet amour incendiaire qui a failli lui coûter la vie, l'auteur a eu recours à un dédoublement de narrateur. On sent dans ces pages le regard, la distance, le recul de l'écrivain. «Les gens atteints de vertige sont, paraît-il, attirés par le vide. Il en est de même de certaines passions amoureuses. Dès le premier regard, dès le premier frolement, dès la première étreinte, l'abîme nous attire sans que l'on puisse y échapper. La mémoire ne conserve de ces amours que l'affliction, comme si les moments de bonheur avaient été emportés par des lames de fond. Les événements, les lieux, les êtres qui ont été associés deviennent eux-mêmes objets de souffrance. Ce sont les amours qui tuent», écrit-elle avant de décrire sa relation à la fois éblouissante et catastrophique avec cet homme qui refusait de s'abandonner complètement à ses élans, obsédé par l'idée de se «ressaisir».

Pourquoi Denise Bombardier a-t-elle écrit ce livre à ce moment précis de sa vie? Est-elle à jamais immunisée contre l'amour qui tue? «Je ne sais pas vraiment. Probablement parce que je sentais que je pouvais le faire avec distance. Je n'écris jamais sous l'impulsion de l'émotion. Je vous assure que ce récit m'a échappé des mains. Ce n'est pas ce que je voulais écrire. Mais ça s'est imposé.»

«Les hommes, croit-on, passent dans nos vies. Rien n'est plus faux. Ils y entrent pour y rester selon le principe de la chaise musicale. Qu'ils se retirent brutalement ou sur la pointe des pieds, nous ne perdons jamais leurs traces. Sans aucun effort, la mémoire les fait réapparaître», estime-t-elle.

La mémoire les fait toujours réapparaître, en effet. Il arrive même parfois, par un hasard que même les plus médiocres scénaristes n'oseraient invoquer, que les anciens amants qu'un continent sépare se succèdent au petit écran, par un froid dimanche de février, et connaissent tour à tour leurs heures de gloire...

NOS HOMMES
Denise Bombardier
Seuil, 155 pages



Le livre réinventé

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Entré à la NRF il y a plus de 20 ans, Pierre Marchand a littéralement réinventé le livre. C'est à lui que des millions de lecteurs, jeunes et moins jeunes, doivent les superbes collections «Découvertes», «Racines du savoir» ainsi que les non moins superbes «Guides Gallimard». Tous ces livres ont en commun des textes rigoureux, produits par les experts du sujet, et, surtout, une iconographie extrêmement soignée. Éparpillées dans un savant désordre, les images font de ces petits livres un festin tant pour l'œil que pour l'esprit. On y zappe avec bonheur.

De passage à Montréal récemment, Pierre Marchand a conclu une entente avec le Fonds de solidarité du Québec pour concevoir un «Guide Gallimard» consacré au Québec. On fera appel pour l'occasion à des auteurs québécois. On ignore pour l'instant la date de parution.

Entretiens, de nouveaux titres s'ajoutent à la collection. Ainsi, paraît ce jour-ci *Le Louvre*, un ouvrage qui annonce la nouvelle génération des «Guides Gallimard». Conçu en collaboration avec la Réunion des musées nationaux, ce guide est proprement éblouissant. «Je voulais montrer qu'un musée peut être vivant», dit Pierre Marchand.

Ironiquement, Pierre Marchand n'aime pas les touristes. «Ce sont souvent des prédateurs, se plaignent-ils. Ils ont surtout besoin qu'on les éduque.» C'est dans cet esprit que sont nés ses guides de voyages...

Après avoir vendu des millions de livres en Europe, et en Amérique, Pierre Marchand se tourne maintenant vers l'Asie. «L'Asie, c'est la chance du livre», résume-t-il.

Aux éditeurs qui envient son succès, Pierre Marchand explique que tout est possible lorsque l'on a bien compris les sept étapes de la réussite et qu'on les traverse avec rigueur: la création éditoriale, la conception graphique — d'une importance capitale —, la fabrication, le texte, les communications, la commercialisation et, la clé, la coédition.

PROUST

Comme si on allait faire un tour
du côté de chez Swann

SUITE DE LA PAGE D 1

déçu par la réalité des choses. La Vivonne de *La Recherche* (en fait le Loir d'Illiers) m'apparaît grisâtre, presque glauque sous la pluie d'hiver. Mais Anne Borrel a pris l'habitude charmante de faire visiter les lieux de pèlerinage en citant des extraits correspondants extirpés *Du côté de chez Swann*. On s'arrête devant l'église. Elle y va de son petit couplet, idem devant la Vivonne, l'allée d'aubépines (si étroite tout compte fait), et bien sûr dans la célèbre Maison de la tante Léonie, transformée en musée.

Quatre, rue du docteur Proust, la demeure a changé trois fois de propriétaires depuis le départ d'Elisabeth Amiot, la tante paternelle chez qui, entre six et neuf ans (de 1877 à 1880), Marcel passait ses vacances. La maison, au mobilier d'époque ou de famille, est désormais musée. La cuisine où la servante Françoise martyrisait sa suivante en lui faisant ingurgiter tant d'asperges, paraît plus jolie que nature. Mais le jardin semble tout petit, soudain réduit à l'échelle humaine.

À Illiers, le maître de *La Recherche* est moins omniprésent qu'on pourrait le croire. Les boulangeries du village proposent bien quelques madeleines pour appâter le touriste. À la floraison des aubépines, des cars de touristes envahissent les lieux durant les fins de semaine. Mais la librairie n'arbore aucun titre proustien à sa vitrine. Et les poivrots du lieu, titubant dans les ruelles, les dames aux paniers remplis de victuailles qui se hâtent en cette journée frisque, n'ont manifestement que faire des affaires pré-dodo du petit Marcel.

La jeune gardienne de la maison de la tante Léonie n'a pas lu *La Recherche*, s'en confesse avec un rire. «Cinq visites cette semaine», décompte la guide. Hors saison, le village échappe à celui qui l'a immortalisé, mais se préserve d'autant, loin de la Disneyisation du culte. «Combray dort», soupire Anne Borrel. Elle voudrait secouer Illiers de sa léthargie, en faire le lieu de pèlerinage. Anne Borrel est l'énergie faite femme. C'est grâce à ses soins que la maison de la tante Léonie est revampée, que la demeure voisine y a été annexée, que des visites scolaires sont au programme.

La secrétaire de la Société a collaboré à la rédaction de beaux livres d'art *La Cuisine retrouvée* et *Le Musée retrouvé* de Marcel Proust. Elle vient de publier à la quinzième librairie *Voyager avec Marcel Proust*, passages commentés de l'œuvre proustienne: fiction et lettres évo-

quant ses voyages. Elle se dit spécialiste du début de la recherche, c'est à dire de l'époque de l'enfance. D'autres, comme l'universitaire Jean Milly, également de passage à Illiers, se concentrent sur la fin (*Le Temps retrouvé*), y allant d'une thèse comme quoi la véritable intention de Proust était de clore *La Recherche* sur *Albertine disparue*.

Le gâteau de *La Recherche* est immense et chacun y trouve son compte. Mais un œil étranger comme le mien s'étonne de voir à quel point Proust se retrouve découpé en rondelles, compartimenté. Sans compter que chacun se l'arrache et se vendique l'héritage. Longtemps, l'ancienne gouvernante de Proust, Célestine Albaret (morte en 1984), fut la prêtresse du culte. Aujourd'hui sa propre fille, Odile Gévaudan-Albaret, est secrétaire adjointe de la Société des amis de Proust. Mais les universitaires se considèrent les seuls héritiers dignes du maître. Tandis que Nathalie Mauriac, arrière-petite-nièce de Proust, officie de son côté.

Rien de plus amusant finalement que d'atterrir au milieu des grenouillages du milieu littéraire français, tissé de perfidies, de trahisons, de couteaux plantés dans le dos, d'un roman policier «à clés». *Meurtre chez la tante Léonie*, publié sous pseudonyme, s'amuserait à épinglez Anne Borrel sous les traits de la secrétaire du cercle des amis de Proust assassinée au milieu du livre. Dans les antichambres proustiennes, les «spécialistes» de tout poil s'amuse à dénigrer Suzy Mante-Proust, la nièce du maître disparue il y a moins de dix ans. Chacun montre du doigt son ancêtre, révélant qu'elle aurait vendu les manuscrits de *La Recherche* aux Américains, lesquels furent récupérés à la frontière par ordre de Malraux. Les langues vont bon train. Combray a beau être assoupi, comme la belle au bois dormant, Proust se bidonnerait sans doute ferme s'il revenait faire un tour du côté de chez Swann.

CONCOURS
LE SIGNET MAGIQUE

Pour participer, procurez-vous un livre québécois ou canadien d'expression française dans l'une des nombreuses librairies participantes.

Plus de
200 000 \$
DE PRIX À GAGNER!

INSTANTANÉMENT:



WITTAUER 400
splendides montres-bracelets Wittnauer (pour femme ou homme, au choix)
(valeur approx. de 350 \$ ch.)

IBM 3
ordinateurs ThinkPad IBM 360
(valeur approx. de 4 000 \$ ch.)

CASIO 100
superbes agendas électroniques de Casio
(valeur approx. de 140 \$ ch.)

2 FAÇONS DE GAGNER!



Volkswagen

PAR TIRAGE:

2 Golf GL 1995
(valeur approx. de 19 000 \$ ch., incluant taxes et préparation)

Fantastique

3 inoubliables voyages d'une semaine pour 2 personnes à Punta Cana en République Dominicaine
(valeur approx. de 2 600 \$ ch.)

RADIO
ROCK-DÉTENTE

Présenté par l'Association nationale des éditeurs de livres, en collaboration avec l'Association des libraires du Québec et le ministère du Patrimoine canadien. Ouvert aux 18 ans et plus. Les prix offerts peuvent différer des photographies. Règlements complets disponibles sur demande dans les librairies participantes.

La pauvreté chez les jeunes

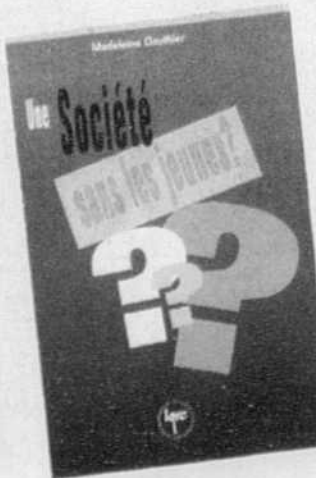
Madeleine GAUTHIER et Lucie MERCIER

Précarité des emplois, fragilité des relations humaines
Un manque au niveau de l'avoir ou de l'être...

Un bilan qui présente la manière d'envisager le problème de la pauvreté chez les jeunes: sa définition, ses mesures et ses explications.

190 pages + 18 \$

UNIVERS, distribution de livres
845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G0S 3L0
Téléphone: (418) 831-7474 • Télécopieur: (418) 831-4021



Une société sans les jeunes?

Madeleine GAUTHIER

Diminution du poids démographique de la jeunesse, nouvelles règles du jeu dans le monde du travail et dans les relations interpersonnelles...

Reste-t-il encore une place pour les jeunes?
Et s'ils étaient en train de changer nos sociétés...

390 pages + 24 \$

iqrc

INRS-Culture et société
Téléphone: (418) 643-4695

LES PETITS
BONHEURSOn ne doit
rien oublierGILLES
ARCHAMBAULT

PATRIMOINE
Philip Roth. Traduit de l'anglais par
Mirre Akar et Maurice Rambaud
Folio, 252 pages

On ne doit rien oublier. C'est par ces mots que se termine le livre bouleversant que l'écrivain américain a consacré à la mémoire de son père. Bien sûr, on ne doit rien oublier. Que la conscience à laquelle nous tenons tant ne vait pas grand-chose sans la mémoire, voilà une évidence que la vie nous porte à tenir pour négligeable.

Nous ne sommes qu'un chaînon. Des êtres sont venus avant nous et qui ont disparu. *Patrimoine*, comme l'indique son sous-titre, est une histoire vraie. Roth y raconte les derniers mois de la vie de son père. Herman Roth a 86 ans. Vieillard vert, il a de l'énergie pour quatre. Jusqu'à tout récemment il a éprouvé son entourage par son dynamisme. Il y a beaucoup en lui de l'esprit de débrouillardise qui lui a permis de se tailler une place dans le monde des assurances. Son sens de l'économie a fait le reste. Comme des centaines de milliers de Nord-Américains, il hiverne en Floride.

Sa femme étant morte, il a fini par se consoler auprès d'une amie un peu plus jeune que lui, qu'il tyrannise à la façon du petit bourreau domestique qu'il est. Jusqu'au jour où apparaissent les premiers symptômes de la maladie. On diagnostique une tumeur au cerveau.

Pour l'écrivain au début de la cinquantaine, c'est le début de l'horreur. Car la maladie du père, l'imminence de sa mort sonne le glas de l'impertinence des fils qui envisagent la vie comme un trésor inépuisable.

Dans l'édition de 1992 de ce livre, celle de la Collection du Monde entier, on reproduit une photo tirée de l'album de famille. On est en 1937. Herman a 36 ans, Sandy neuf ans, Philip quatre ans. L'occasion de la photo, une visite à une plage de New Jersey. M'en voudra-t-on d'avouer que ce cliché d'un père avec ses deux fils me tire les larmes? Au point où je me demande si Roth n'a pas écrit ce témoignage si attachant à partir de la photo elle-même.

Le personnage central du livre est le vieil homme que mine progressivement le cancer. Herman est loin de nous être indifférent. Il a ses outrances, ses injustices, ses jugements à l'emporte-pièce. Il ne se gêne pas pour morigéner son fils, pour lui faire des reproches même si en présence d'étrangers il est prompt à revendiquer une paternité plutôt flatteuse. Son fils est écrivain connu, célèbre. Une partie de la gloire du fils rejaillit sur le père.

Mais il y a bien davantage. Herman est un lutteur. Si à l'occasion il succombe à la tentation de l'auto-compassion, il est surtout courageux. Jusqu'à la fin il restera en lui du trimeur employé par une compagnie d'assurances refusant de se laisser bernier par les contrariétés de la vie.

Il y a surtout la conscience du fils. Sa propre crainte de la mort, que viendra attiser un malaise cardiaque important. Il y a dans ce livre une constante qualité d'émotion. «Le rêve m'informait, écrit le fils, que je resterais à jamais son petit garçon, de même que lui continuerait à vivre non seulement comme mon père, mais comme le père, et à juger tous les actes que j'accomplirais.»

Non décidément on n'est pas fils ou père impunément.

**LIBRAIRIE
HERMÈS**

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

LIVRES

LE FEUILLETON

Une figure de gargouille



ROBERT LÉVESQUE

VIOLETTE LEDUC
ÉLOGE DE LA BÂTARDE
René de Ceccaty
Stock, 257 pages

Elle aussi, comme Genet, fut l'objet d'une dithyrambe des patrons de la vie littéraire parisienne de leur époque, le couple Beauvoir-Sartre. Alors que le philosophe assumait Genet en 1952 sous la préface la plus longue de l'histoire de la littérature, *Saint-Genet comédien et martyr*, préface-livre qui coupa le souffle à l'auteur du *Miracle de la rose*, Beauvoir, en faisant court dans la préface à *La Bâtarde*, avait donné, elle, en 1964, le grand coup de pouce public à l'impudique Violette Leduc.

Ce double parrainage venant d'écrivains établis et compulsiés envers des écrivains maudits et subversifs a encore de quoi étonner. Il révèle en tout cas à quel point l'auteur des *Mains sales* et celui de *L'Invitée* étaient des chiens truffiers de la littérature et, s'ils ne se sont pas accomplis eux-mêmes dans l'art des romanciers (ils vieillissent mal à ce chapitre sous leurs stèles voisines du cimetière Montparnasse), ils savaient détecter l'odeur et le terrain des vraies, des authentiques bêtes littéraires de leur époque, chez les Américains (Faulkner, Dos Passos, Richard Wright) ou chez leurs compatriotes comme Jean Genet (à l'époque où celui-ci était plutôt matière à tribunaux) et Violette Leduc.

Violette Leduc, vous la connaissez j'espère, avec ce nom qui rappelle celui de cet architecte du XIX^e siècle Viollet-le-Duc, Violette Leduc que Simone de Beauvoir, si l'on en croit Deirdre Bair sa biographe, appelait «la Laide», car elle l'était — Maurice Sachs qui fut son ami avant la guerre l'a décrite dans *Portraits et mœurs de ce temps*: «ce nez grotesque qui au-dessus d'un menton ravalé lui fait une figure de gargouille, ce front bas, ces pommettes larges et saillantes, cette peau épaisse, cette bouche indécemment sensuelle, ces gros yeux à fleur de peau, quelle fée vicieuse les a rassemblés en un seul visage comme pour une caricature des caricatures?» — et elle n'en fit jamais un complexe car elle aimait dire que chez les homosexuels, ses «amants blancs», l'indifférence n'avait pas pour cause sa laideur mais sa féminité...

Violette Leduc, au visage brutalement laid, avait dans le regard la beauté des combats graves et déterminés — contre sa mère, contre la famille, contre les hypocrisies, contre son anonymat d'écrivain.

Voilà que René de Ceccaty, écrivain de la subtilité, romancier, critique et traducteur, consacre à Violette Leduc un ouvrage particulier, non pas une biographie mais une opération de reconnaissance dans l'œuvre et la vie d'un personnage hors du commun et d'un écrivain exceptionnel. Ce livre est un éloge sans l'aveuglement des admirateurs. Ceccaty cherche plutôt à s'identifier à Violette Leduc — par le biais de l'homosexualité — tout en reconnaissant que l'auteur de *La Femme au petit renard* n'a pas su, aux prises avec les plaisirs pervers de l'autobiographie combative, franchir le seuil de la narration romanesque. Violette Leduc n'étant pas, dit-il, parvenue à s'objectiver et à porter sur elle le regard extérieur et critique nécessaire à tout romancier.

Mais avec sa voix de combat intérieur, quel écrivain de nature elle était, Violette Leduc! Pousée à ce point, l'autobiographie entre dans l'indécence triomphante et ce sont des tabous multiples qu'elle a crevé au long d'une carrière littéraire d'abord obscure qui ne déboucha sur la recon-

naissance que 18 ans après son premier livre quand Simone de Beauvoir — qu'elle aimait désespérément — la préfaça. Elle avait 59 ans et fut la «révélation» de 1964.

Violette Leduc était apparue plus que discrètement dans l'univers littéraire, en 1946, avec un récit publié chez Gallimard (*L'Asphyxie*) et dont la touchante phrase d'ouverture, «Ma mère ne m'a jamais donné la main», amorçait le travail de libération d'une fille face à sa mère «irréprochable» et pourtant «détestée». Récit d'une audace et d'un cru inhabituels mais la critique — même si Camus, encouragé par Sartre et Beauvoir, édita l'ouvrage dans sa collection «Espoir» — ne le retint pas dans ses filets. Gallimard publiera sans plus de succès en 1955 *Ravages*, récit où elle décrivait dans les détails les plus réalistes un avortement, une tentative de suicide, et de ses amours lesbiennes. Gallimard, craignant un procès — nous étions en 1955 — censura *Ravages*, retranchant le récit de l'imité particulière avec une couventine, ce qui deviendra en 1966 une œuvre en soi, *Thérèse et Isabelle*, célébrée dans la foulée du succès de *La Bâtarde*.

Violette Leduc, qui développera un complexe de persécution littéraire, survivait grâce à l'amitié protectrice de Simone de Beauvoir, et dans l'amour fou qu'elle développait en vain pour la compagne de Sartre. Ce véritable amour donnera un récit transposé, *L'Affamée*, en 1948. Cet amour sans réponse — dont René de Ceccaty fait l'un des piliers de son ouvrage, l'un de ses points d'identification — a été la grande affaire de Violette Leduc, son espoir, son écueil, sa raison de vivre, sa défaite.

Les biographes des illustres compagnons de Violette Leduc, Edmund White pour Genet — que Violette Leduc adulait (elle est la dédicataire des *Bonnes*) — et Deirdre Bair pour Beauvoir, ont parlé de cet amour de «la Bâtarde» pour le «Castor». On trouve chez eux des points de vue cruels. White écrit que Beauvoir «ne pouvait pas la supporter», et Bair prétend qu'elle l'appelait «la Laide» sans ménagement et qu'elle lui arrangea «un calendrier de rendez-vous mesurés» pour échapper à ses assiduités.

De Beauvoir admirait les écrits de Violette Leduc, elle en aimait la «sincérité intrépide», on sait que durant la période de 1946 à 1964 où les livres de Violette Leduc ne se vendaient pas, Beauvoir la mensualisa à partir de son compte chez Gallimard, on sait aussi qu'elles se voyaient les mardis dans un café du faubourg Saint-Germain.

Cette Violette Leduc sans lecteurs — et privée d'amour — gagnait alors ses épinards dans les revues de mode, elle écrivait pour les grands couturiers, Jean Patou, Nina Ricci, Jeanne Lanvin, Jacques Fath, des papiers dans lesquels elle se plaisait — dans *Pour Elle* des papiers genre *La Beauté, mystère en cinq pots!* — puisque, fille non reconnue d'un grand bourgeois de province qui sauta une prolétaire, élevée à la campagne dans la

détestation des hommes transmise par sa mère, il y avait chez elle la nostalgie d'un luxe qu'elle n'avait jamais connu.

On pense à Emmanuel Bove quand on pense à Violette Leduc. Tous les deux ont eu des pères fuyards qui ont mené la grande vie quand, eux, sont restés avec leurs mères nécessiteuses; tous les deux ont saigné leur histoire personnelle dans des récits crus et illuminés de noir, tous les deux ont été reconnus par leurs pairs écrivains bien avant d'atteindre difficilement la notoriété, et tous les deux, une fois morts, sont boudés par les dictionnaires. Bove qui vient d'entrer dans le Robert édition 1995 quand Violette Leduc n'y est pas.

Mais revenons à René de Ceccaty. Son *Eloge de la Bâtarde* est un livre si particulier qu'on hésite à le classer. Voilà quelqu'un qui commence à s'intéresser à Violette Leduc un an après sa mort, en 1973. Il ne l'a pas rencontré. Découvrant l'entièreté de l'œuvre qu'il lit d'un trait dans la fébrilité de la découverte mais encore plus, dans le plaisir de la reconnaissance, René de Ceccaty, alors étudiant en philo à la Sorbonne, entreprit une thèse au titre péremptoire, *Évidence de Violette Leduc*, qu'il abandonna. Une aventure platonique avec un garçon hétérosexuel qu'il n'arriva jamais à atteindre (sa Beauvoir), une vie d'écrivain, et Ceccaty était prêt pour aborder dans l'île Violette Leduc.

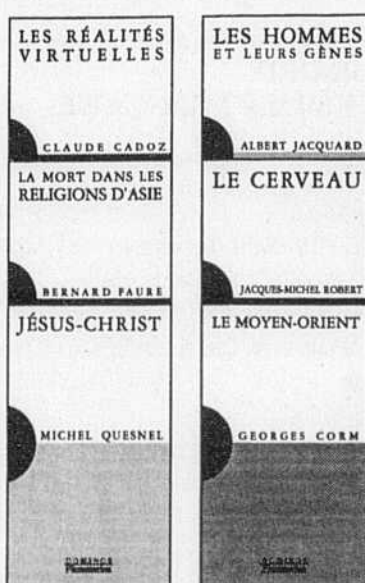
C'est dans ce sentiment d'amour non partagé non partageable avec un être de son sexe que René de Ceccaty a trouvé chez Violette Leduc «l'écrivain qui a joué le plus grand rôle dans ma vie personnelle». Voilà, loin de la thèse, clairement et habilement traduite,

une passion littéraire pour cette figure de gargouille dans laquelle un écrivain a reconnu ses propres passions et peut-être aussi ses propres échecs.

PHOTO
LIPNITZKI-VIOLETTEViolette
LeducDOMINOS
Flammarion

Un exposé pour comprendre,
un essai pour réfléchir.

Un savoir accessible, pour mettre à la
portée de tous la complexité du monde.

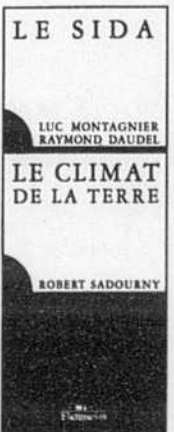
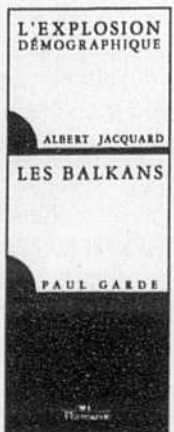


La collection complète des
DOMINOS (plus de 50 titres
parus) est disponible chez:

Montréal métropolitain
• Alire • Carcajou • Champigny
(rue St-Denis et avenue Laurier)
• Coop UQAM • Coopérative des
Laurentides (St-Jérôme) • Gallimard • Garneau
(Place Montréal-Trust, rue Fleury et St-Jérôme)
• Guérin (rue Ste-Catherine) • Hermès
• Le Fureteur (St-Lambert) • Librairie coopérative
Édouard Montpetit • Olivieri • Raffin
(rue St-Hubert et à Repentigny) • Renaud-Bray
(Chemin de la Côte-des-Neiges) • Zone libre

Ottawa
Trillium

Trois-Rivières
Clément Morin • Coop universitaire de
Trois-Rivières



Québec
Boutique du livre • Bouquinerie
Cartier • Campanilise • Chouinard
• Coop du Cégep de Sainte-Foy
• Enseigne du livre • Garneau (Place
Laurier, Lévis, Côte de la Fabrique,
Place de la Capitale) • Librairie
Générale Française • Laliberté • Pantouze
• Vaugois

Chicoutimi
Archambault • Les Bouquinistes • Garneau
(Place du Royaume)

Sherbrooke
Bibliothèque (rue Belvédère, Université et Cégep)

Rimouski
Librairie Blais

St-Georges de Baucé
Librairie Sélect

Sur présentation de ce bon, votre libraire
participant (voir liste ci-contre) vous remettra

UN EXEMPLAIRE GRATUIT

à choisir parmi les titres suivants:

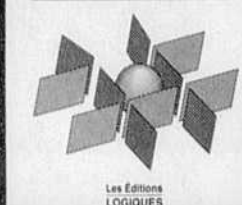
LA BIOÉTHIQUE,
L'EXPLOSION DÉMOGRAPHIQUE,
LA RELATIVITÉ.

(Dans la limite des stocks disponibles)

LOGIQUES

Prévenir,
c'est guérir!

LA FAMILLE ET
L'ÉDUCATION
DE L'ENFANT
DE LA NAISSANCE À SIX ANS

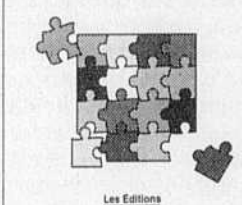


La Famille
et l'éducation de l'enfant
B. Terrisse et G. Boutin et al.
372 pages • 34,95 \$

«Il est nécessaire d'intervenir
très tôt auprès des jeunes enfants
en difficulté. Avant même qu'ils
n'éprouvent des problèmes graves,
car la prévention permet de
réduire chez l'enfant les déficits
et les retards.»
La Presse

On ne naît pas
décrocheur!

L'ABANDON
SCOLAIRE
ON NE NAÎT PAS DÉCROCHEUR!

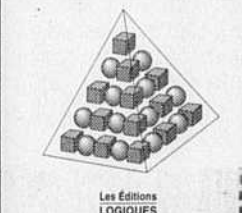


L'Abandon scolaire
Louise Langevin
380 pages • 34,95 \$

«Le livre pousse très loin l'analyse
de la problématique des intervenants
qui se retrouvent de plus
en plus nombreux chaque jour à
se battre, de l'autre côté de la barrière,
avec la triste réalité du décrochage.»
Vianney Théberge, Le Courrier

Un musée,
c'est vivant!

L'ÉDUCATION
ET LES MUSEES
VISITER, EXPLORER ET APPRENDRE



L'Éducation
et les Musées
Bernard Lefebvre et al.
308 pages • 34,95 \$

Qui dit qu'un musée est un
endroit froid et triste où s'en-
tassent des vieilleries? Qui dit
qu'on doit s'y ennuyer? Non! le
musée, c'est l'endroit idéal où
l'on peut explorer et apprendre.

Donnez-vous la
liberté d'enseigner!

L'ENSEIGNANT
ET LA GESTION
DE LA CLASSE



L'Enseignant et la Gestion
de la classe
Thérèse Nadeau
128 pages • 24,95 \$

Voici le mode d'emploi qui per-
mettra aux enseignants de cana-
liser l'énergie créatrice de leurs
étudiants, de planifier leur ensei-
gnement, d'organiser le fonction-
nement de la classe, d'enseigner
en toute liberté!

Les Éditions LOGIQUES
Tél.: (514) 933-2225
Fax: (514) 933-2182

OEUVRES D'ART
À VENDRE OU
À ACHETER
RUBRIQUE 301
ANNONCES CLASSÉES
985-3344

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Se piquer
au jeu de la mortROBERT
SALETTI

DÉRIVES MONTRÉALAISES

(À TRAVERS DES ITINÉRAIRES DE TOXICOMANIES
DANS LE QUARTIER HOCHÉLAGA-MAISONNEUVE)Gilles Bibeau et Marc Perreault
Boréal, 237 pages

La prochaine fois que vous quitterez le Stade olympique, puis-je vous conseiller, au lieu de vous engouffrer dans la bouche de métro qui s'y trouve, de piquer une pointe, de dériver, un peu plus au sud, descendre Pie-IX par exemple jusqu'à Rouen ou Ontario, de tourner à gauche ou à droite et de «vaquer», au sens impropre du terme. Soyez en vacances de vous-même et de votre enveloppe protectrice pour une heure ou deux. Si votre œil touristique est suffisamment aiguisé, vous tomberez assez facilement sur quelques-unes des deux ou trois cents piqueries qui garnissent sottement le quartier Hochélag-Maisonneuve. Après une visite aux dieux du stade (si jamais ils daignent revenir sur terre), pourquoi pas un rendez-vous avec les champions de la vie-en-rade?

C'est ce qu'ont fait les anthropologues Gilles Bibeau et Marc Perreault, les instigateurs d'une étude de terrain menée auprès d'un groupe de toxicomanes ou UDI (utilisateurs de drogues injectables) fréquentant les shooting galleries de ce quartier qui, dans son axe longitudinal, est coupé en son centre par une voie ferrée en désuétude, bordé d'un côté, au nord, par une abrupte pente ascendante et, de l'autre, au sud, par un fleuve rendu complètement inaccessible par l'autoroute. Notre-Dame et les installations vétustes de l'extrémité est du port de Montréal. C'est un quartier pauvre et désœuvré, très à l'étroit dans son axe nord-sud, l'axe de la résidence, très étendu et en principe ouvert vers le riche centre-ville dans son axe est-ouest, un axe que MM. Bibeau et Perreault appellent en se référant à Georges Bataille — ce n'est d'ailleurs pas la seule référence hors les cadres traditionnels de l'anthropologie qui attend le lecteur: Roland Barthes, Pierre Bourdieu, Michel de Certeau viennent par exemple donner un poids supplémentaire, et par-

fois un peu gratuit m'a-t-il paru, au cadre théorique de la recherche sur le terrain —, l'axe de la dépense. C'est un quartier qui accueille les déclassés de la rue et du sexe, c'est un pink light, disent les auteurs par association péjorative avec le red light beaucoup plus riche du centre-ville. Un pink light en passe de devenir un black light, si l'on m'accorde ce mauvais jeu de mots et si l'on se fie à l'analyse de nos deux anthropologues de terrain.

Dérives montréalaises trace d'abord une ethnographie, que les auteurs qualifient eux-mêmes de sommaire, des sous-cultures de la drogue et de la prostitution (essentiellement féminine dans ce quartier). Sont examinés les lieux et les mouvements qui circonscrivent une marginalité qui a comme particularité d'être directement associée à l'espace domestique. La toxicomanie et la prostitution tissent ici le lien entre l'espace résidentiel et l'espace public de la rue, à tel point qu'il n'y a plus un seul bar-toss dans le quartier arpenté par les chercheurs, ce qui est quand même assez inattendu, avouons-le.

La méthodologie du travail de terrain effectué par MM. Bibeau et Perreault est constituée de témoignages, de confessions et de récits de vie. Cette recherche est donc à situer du côté de ce qu'on nomme l'anthropologie de l'expérience, qui s'oppose à l'étude plus statique des systèmes sociaux et des idéologies en vigueur dans une société donnée. Il semble que les chercheurs québécois s'intéressent de plus en plus à cette manière de faire, plus proche de la réalité quotidienne et du vécu des gens. Je pense ici aux ouvrages récents de Michel Morais et Daniel Werzler-Lang sur la condition et la sexualité masculine, ainsi qu'à ceux de Jacques Grand'Maison qui donnent abondamment la parole aux aînés ou aux adolescents. Toutefois, dans Dérives montréalaises, les récits de vie sont bien encadrés et suffisamment remis en question pour éviter les dangers du psychologisme.

En fait, c'est un livre où le lecteur surtout motivé par le récit concret de la descente aux enfers des toxicomanes, prostituées et sidéens (réels ou en puissance) d'un quartier défavorisé sautera plusieurs passages, tant les faits et les chiffres sont inlassablement interprétés en fonction de probléma-

tiques anthropologiques générales. À l'opposé, le lecteur soucieux de connaître les tenants et les aboutissants de certaines tendances de l'anthropologie moderne y trouvera son compte. Et avec un peu de chance, Dérives souterraines lui donnera l'envie de faire une marche à l'ombre du monument à Taillibert, moins par voyeurisme ou par souci de vérification que pour réaliser son bonheur de ne pas se piquer au jeu de la mort tous les jours.



JACQUES ALLARD

LA VIE N'EST PAS UNE SINÉCURE
Nouvelles, Jean-Pierre Boucher
Boréal, 172 pages

Même s'il écrit depuis plus de 20 ans (il a même été critique littéraire en ces pages), Jean-Pierre Boucher n'est pas forcément connu ou reconnu. C'est d'ailleurs, on le sait un peu, le lot de la majorité des écrivains du Québec. Des excellents aux moins bons. Ici, presque à chaque livre, la lecture (et donc la littérature) peut recommencer, conformément à notre tradition.

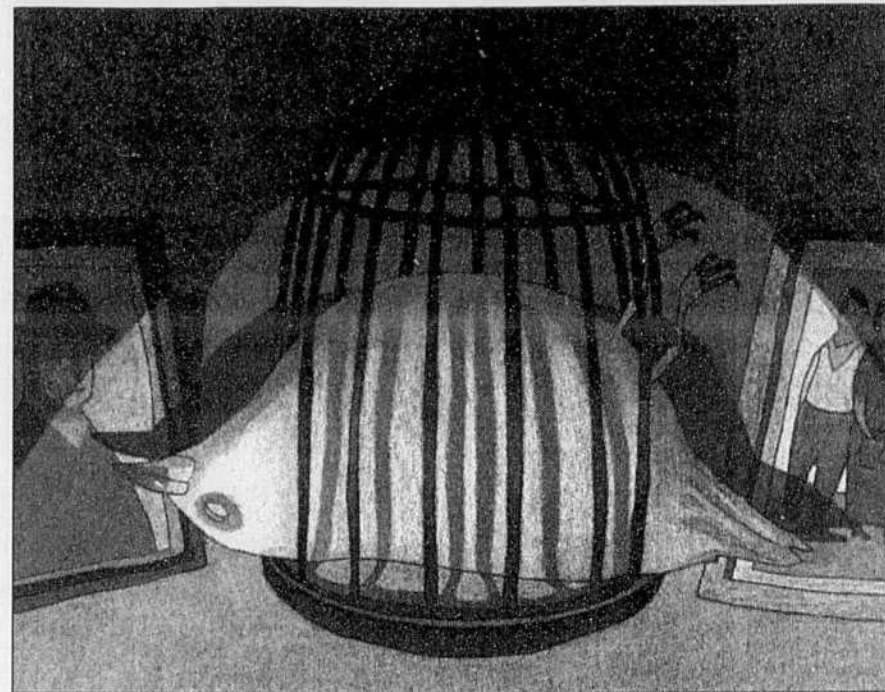
Un mot, donc, sur l'auteur et ses livres. D'abord connu pour ses deux premiers ouvrages (assez utiles) consacrés à l'œuvre de Jacques Ferron et un autre (plutôt apprécié) aux Diaboliques de Barbey d'Aurevilly («une esthétique de la dissimulation et de la provocation»), on le vit ensuite passer de ses (assez peu convaincants) Instantanés de la condition québécoise (HMH 1977) à des ouvrages de fiction. Ses Souvenirs d'un enfant de chœur montréalais eurent alors (en 1981) un succès certain, suivis de l'histoire (moins courue) d'une émigrante basque nommée Thérèse (1982) et d'un premier recueil de nouvelles (passé inaperçu?) intitulé Coups de fil (1991; chez Libre expression comme les deux précédents).

Comme on le voit par divers titres (même avec sa thèse sur Barbey d'Aurevilly), le récit bref intéresse depuis longtemps celui qui vient aussi de publier Le Recueil de nouvelles. Études sur un genre mineur (Fides, 1992). D'où une question, assez naturelle: ce nouveau recueil illustrerait-il la théorie «nouvelle» de J.-P. Boucher? Comme on le voit de plus en plus, le genre a la cote, peut-être parce qu'il explore à sa manière un espace narratif que tend à négliger un roman souvent fatigué d'expérimenter.

Quoi qu'il en soit, j'avoue avoir remis à plus tard la réponse à cette question. En refermant ce recueil d'histoires montréalaises, cela ne m'importait plus. C'est que le livre avait gagné. Je lisais plutôt la quatrième de couverture, comme pour ne pas quitter trop vite ce drôle d'univers. Je constatais alors que l'éditeur ne faisait pas l'article en

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

À lire pour rire



parlant de «récits aussi captivants que variés». On y disait aussi que la maladie était le fil conducteur du recueil. La maladie comme révélateur?

N'est-ce pas surtout la mort qui conduit à nouveau l'atelage? Merci à Marguerite Yourcenar pour la formule. Mais ces histoires ne sont pas les siennes, ni le style d'ailleurs. La mort, oui, autant que la maladie. Plus précisément se pose ici la fin de la vie, non pas les fins dernières comme autrefois, puisque le ciel a perdu sa majuscule. Plutôt les avant-derniers moments, puis l'agonie, ce thème si insistant depuis quelque temps. Celui de l'époque vieillissante? («Comment en finir sans souffrir?» pourrait être la question référendaire, à volets bien sûr) Voir l'éclairant manège du dernier récit où l'on n'en finit plus de tourner. Le perpétuel recommencement du cauchemar. L'enfer, justement. L'éternité qui nous reste, apparemment.

Pourtant, l'on rit et sourit fréquemment dans ce recueil qui commence d'ailleurs dans une vision délirante de l'hôpital de demain: celui à prévoir quand l'État aura fait banqueroute et qu'on y fera des soldes, des réductions en week-end. Un «spécial» appendicite, qu'en diriez-vous? C'est le début de l'histoire de Rémi Verdon, un vendeur de voitures qui décou-

vrira à ses dépens que le temps est venu où l'être humain est mis en pièces, comme les voitures. Dans son hôpital Notre-Dame, même la peau des

Ces récits
d'un
fantastique
absurde en
encadrent
neuf autres,
dans une
assez large
gamme
d'émotions
et de genres

fesses se vend au centimètre carré. Ces récits d'un fantastique absurde en encadrent neuf autres, dans une assez large gamme d'émotions et de genres: du roman policier, à deux reprises, dont l'un est découpé en séquences cinématographiques. Du récit épistolaire où l'on voit un actuaire quitter sa compagnie d'assurances pour «prendre de la brioche» (oui, il a constaté que, statistiquement, la brioche raisonnable vaut mieux que l'exercice pour vivre longtemps). De la tendresse et du farfêlu avec Madame qui doit demander à son mari s'il accepte qu'elle se fasse ligaturer le vagin (elle a une descente de vessie). De la poésie avec le petit Pierrot, sa grand-mère et Colombine (une peruche). Et le reste, dont une belle histoire de fils qui refait son enfance en menant son père mourir en son île. Encore une: celle, dissimulée, elliptique, torturée de l'oncologue mourant du sida.

Voilà un auteur qui mérite d'avoir des lecteurs. Pour des récits menés avec dextérité, et dans une langue aussi sûre qu'agréable. Pour l'humour, enfin, cette vérité du rire.

POÉSIE

Tenir promesse

Dans les poèmes en prose de *Carnets de Brigrance*, Marc André Brouillette délaisse le registre inattendu des rêveries, pour accéder à «l'écoute intransigente de la nature» lors d'un itinéraire de voyage

poètes québécois. À leur tour, après des débuts fort prometteurs, Marc André Brouillette et Alain Cuerrier tentent d'approfondir leur démarche respective avec une seconde parution au Noroit.

Dans les poèmes en prose de *Carnets de Brigrance*, Marc André Brouillette délaisse le registre inattendu des rêveries, que l'on retrouvait dans *Les Champs marins*, pour accéder à «l'écoute intransigente de la nature» lors d'un itinéraire de voyage. Les deux parties de ce livre regroupent les observations et les souvenirs d'un promeneur qui s'émouvra à travers de multiples errances. Ainsi, chaque poème donne lieu à l'ouverture d'un espace toujours nouveau, dans lequel s'organi-

se une transformation du visible. Selon Fernando Pessoa, célèbre poète de Lisbonne aux multiples hétéronymes: «Le monde existe comme un acteur sur la scène: il se trouve bien là, mais il est aussi quelque chose d'autre». À partir de cette considération, Brouillette décrit son rapport au pays étranger dans un lexique qui emprunte constamment à la mise en

scène théâtrale. Après «un lever de rideau», la forêt, les montagnes, les vallons deviennent à la fois «décors» et «jeux». Cette perspective entraîne chacune des pages vers un long mouvement, ponctué de détours et de reprises, qui permet de relier les deux carnets, comme les actes complémentaires d'une pièce.

À l'opposé des portraits étourdissants du recueil initial, l'écriture ici est beaucoup plus retenue. Il est dommage de constater que ce choix provoque un effet de juxtapositions et d'énumérations, lassant à la longue. Après un début saisissant, plusieurs poèmes se terminent par des réflexions qui mériteraient d'être poursuivies. Il me semble que dans *Le Carnet second*, Brouillette dépasse les limites restreintes qu'il s'impose. Autrement, cette quête étonne par la cohérence de son ensemble et les possibilités qu'elle envisage.

Avec plus d'assurance, un monologue intérieur très lapidaire émerge du deuxième recueil d'Alain Cuerrier. Comme dans *Le Réveur d'ombres*, l'incertitude transforme la perception du monde ambiant: «Le soir buriné par la largeur de nos gestes / informe la clarté des risques gravides. / Se joint à nos pâles appels / la défunte respiration du jour.» Devant l'absence de l'être aimé, cette poésie qui «(s')acharne contre le visible» interroge «la mesure du lien amoureux». Deux sections distinctes «partagent», pour reprendre un segment du titre, diverses réflexions (le vers se fermant sur un point) venues s'enchaîner. Souvent concise, voire même elliptique, l'écriture de *La Table partagée* aspire, néanmoins, à une ampleur, comme en témoigne l'utilisation efficace de l'image et du mot rare qui empêche qu'un trop grand statisme adienne d'un énoncé à l'autre. Les multiples références à la vue, l'ouïe, l'odorat ainsi qu'au goût engendrent un réseau métaphorique intéressant et nuancé. C'est à partir de cet appel des sens que les poèmes d'Alain Cuerrier séduisent, en remettant en question ce qui demeure fondamental: les mystères de l'être et du monde.

En hésitant parfois, Alain Cuerrier et Marc-André Brouillette réussissent à atteindre une forme d'homogénéité. Comme chez d'autres nouveaux venus, cette incertitude conduira peut-être à l'accomplissement d'une œuvre capable d'élargir les enjeux de la poésie québécoise.

CARNETS DE BRIGRANCE
Marc-André Brouillette
Montréal, Le Noroit, 1994
LA TABLE PARTAGÉE
Alain Cuerrier, Montréal
Le Noroit, 1994

DAVID CANTIN

En ce milieu de décennie, plusieurs jeunes poètes se démarquent et s'imposent chez différents éditeurs. Je pense aux recueils de Serge Patrice Thibodeau parus aux Éditions d'Acadie, à ceux de José Acquin à l'Hexagone et Martin-Pierre Tremblay aux Herbes rouges. Encore récemment, les revues *Estuaire*, *Moebius* et *Spirale* proposaient des dossiers sur «l'émergence d'une nouvelle génération de

TRENTÉ-CINQ ANS APRÈS LES INSOLENCES DU FRÈRE
UNTEL, VOICI LES INSOLENCES D'UN MILITANT LAÏQUE!

Daniel Baril

LES MENSONGES DE
L'ÉCOLE CATHOLIQUE

La confessionnalité du système scolaire public coûte aux contribuables québécois près d'un demi-milliard de dollars par année!

En trente et un mensonges et huit vérités, Daniel Baril fait le procès de notre système scolaire, trente ans après le rapport Parent et la création du ministère de l'Éducation.

«Les mensonges de l'école catholique est le résultat orchestré de ce ras-le-bol, une longue suite de démentis, une dénonciation méthodique de tous les mensonges perpétrés contre notre système scolaire.»

Robert Saletti, *Le Devoir*

«Daniel Baril accouche d'un ouvrage à la fois nécessaire et un peu désespérant. Assez ironiquement, cela a un côté petit catéchisme qui se trouve néanmoins être fort efficace. (...) Son pamphlet, parfois assez technique, n'est jamais fastidieux.»

Mario Roy, *La Presse*

vib éditeur

LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

BEST-SELLERS

LIBRAIRIE
GÉNÉRALE FRANÇAISE

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. AURÉLIEN, CLARA, MADEMOISELLE ET LE LIEUTENANT, Anne Hébert — éd. Seuil
2. LE COLLECTIONNEUR, Christine Brouillet — éd. Courte Échelle
3. LE POIDS DES OMBRES, Marie Laberge — éd. Boréal
4. LE CERCLE BLEU, Jacques Savoie — éd. Courte Échelle

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. NOS HOMMES, Denise Bombardier — éd. Seuil
2. NATIONALISME ET DÉMOCRATIE, Jean-Pierre Derriennic — éd. Boréal
3. QUI A PEUR D'ALEXANDER LOWEN, Édith Fournier — éd. de l'Homme

ROMANS ÉTRANGERS

1. LE LIVRE NOIR, Orhan Pamuk — éd. Gallimard
2. DIXIE, Julien Green — éd. Fayard
3. LA LENTEUR, Milan Kundera — éd. Gallimard
4. DE L'AMOUR ET AUTRES DÉMONS, Gabriel Garcia Marquez — éd. Grasset

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LES CRIS DU CHOEUR, Mgr Jacques Gaillot — éd. Albin Michel
2. LE LIVRE DE LA DÉPORTATION, Marcel Ruby — éd. Robert Laffont
3. LE PASSÉ D'UNE ILLUSION, François Furet — éd. Robert Laffont/Calmann-Lévy

LIVRE JEUNESSE

1. LETTRES DE MON LAPIN (FÉLIX FAIT LE TOUR DU MONDE), Annette Langen — éd. Griffon

LIVRES PRATIQUES

1. LES PINARISES, Daniel Pinard — éd. Boréal
2. SAVEURS DU QUÉBEC, Collectif — éd. Stromboli/Leucan

COUP DE CŒUR

1. LES JARDINS DE L'OBSERVATOIRE, Gilles Perreault — éd. Fayard

10, rue de la Fabrique, Québec (418) 692-2442

LIVRES

Nationalisme et démocratie
sont-ils antinomiques?

Un professeur de l'Université Laval soulève des questions troublantes

NATIONALISME ET DÉMOCRATIE
Réflexions sur les illusions des indé-
pendantistes québécois
Jean-Pierre Derriennic
1995, Boréal, 144 pages

GILLES LESAGE
DE NOTRE BUREAU
DE QUÉBEC

Petit livre dérangeant que cette «réflexion sur les illusions des indépendantistes québécois»!

Professeur de science politique à l'Université Laval, Jean-Pierre Derriennic affiche d'emblée ses couleurs, opposant sans ménagement nationalisme et démocratie, ne portant allégeance qu'à la seconde, craignant même le pire si la province de Québec tombe sous le charme trompeur des dirigeants indépendantistes et de leurs fidèles éditorialistes...

«Nationalisme et démocratie sont profondément antinomiques: les nationalismes produisent des situations conflictuelles qui sont réfractaires aux procédures de décision démocratiques», écrit-il en toutes lettres. C'est sans doute là une des principales difficultés politiques de nos sociétés. Ainsi armé de son bistouri, l'essayiste taille en pièces la belle assurance et les grandes certitudes de tous ceux qui, à l'instar des honorables membres du gouvernement, tiennent comme à la prunelle de leurs yeux à leurs titres de gloire à la fois nationalistes et démocratiques. Il les fera tiquer, certes, on répudiera avec véhémence ses conclusions péremptoires. A tout le moins, il soulève avec rigueur — raideur même — des questions extrêmement difficiles et préoccupantes.

Assumant entièrement l'ensemble de sa thèse apocalyptique, M. Derriennic ne se réfugie pas derrière des sources commodes. Fort brièvement, pour appuyer un propos, il cite quelques auteurs, mais aucun des nationalistes qu'il cloue au pilori, les englobant dans l'appellation vague et péjorative de politiciens.

Discret sur lui-même, le polémiste nous apprend au fil des pages que ses ancêtres sont bretons, qu'il n'est pas ici mais qu'il est citoyen canadien et en est très fier. «Les mêmes récits qui alimentent la foi des nationalistes suscitent chez moi l'admiration pour ce chef-d'œuvre d'ingéniosité institutionnelle et de prudence politique qu'a été le Canada pendant presque toute son histoire.» Il se défend de tout procès d'intention ou de règlement de compte envers qui que ce soit. Ce sont les faits irréfutables, les expériences historiques, les aventures indépendantistes d'autres communautés, notamment celle de la Slovaquie, qui le poussent à conclure que «si nous nous embarquons dans le grand barda que sera la réalisation de l'indépendance, c'est alors que tout se détraquera».

Passant en revue un certain nombre de difficultés inévitables, par exemple quant au partage des ressources, M. Derriennic prévoit «qu'apparaîtront parmi nous les agents provocateurs et les boucs émissaires». De même, s'agissant de conflits à propos de la citoyenneté,

écrit-il, «deviendront nombreux parmi nous les agents provocateurs et les boucs émissaires». A ses yeux critiques, à peu près tout serait sujet à longs débats, virulentes discussions et contestations plus ou moins violentes. Non par décision réfléchie, mais en raison de la profondeur même des divergences en cause.

«Les politiciens indépendantistes savent que les choses seront plus difficiles qu'ils ne le disent; c'est une règle générale qui s'applique à tous les politiciens et à toutes les difficultés. Deuxièmement: les choses seront plus difficiles qu'ils ne le croient; c'est le propre de la réalité sociale de réserver des surprises. Troisièmement: ce ne sont pas les difficultés économiques et financières qui seront les plus graves, mais celles qui résulteront des problèmes de continuité légale et de citoyenneté, parce qu'il est dans la nature des choses que la division d'un État pose ces problèmes.»

Prophète de malheur que ce pamphlétaire, incisif comme un scalpel, qui veut en finir avec le nationalisme et ses thuriféraires. Au point de remettre même en question la loi de la majorité, «règle arbitraire et simpliste, qui ne devient pratique et sage qu'à certaines conditions». «Curieusement», écrit M. Derriennic, l'article 356 du Code civil du Québec requiert une majorité des deux tiers des membres votants d'une association

Jean-Pierre Derriennic

Nationalisme
et Démocratie

Réflexion
sur les illusions
des indépendantistes
québécois

Boréal

ticle 356 du Code civil me permet d'affirmer avec beaucoup d'assurance que cela ne va pas de soi.» Même décisif, un vote sur la séparation serait diviseur, mettant en cause la volonté que la majorité impose à la minorité.

Double jeu moral

Si le référendum prévu cette année n'a pas une valeur décisionnelle, mais consultative, comme en 1980, personne n'aura de raison d'en contester la légitimité. «Mais, s'il est présenté comme un référendum qui décide de la souveraineté, il sera évidemment l'objet de contestations, et celles-ci pourront invoquer des arguments solides.» L'essayiste dénonce ce qu'il appelle le double jeu moral de presque tous les nationalistes. Il fait valoir que, dans les sociétés politiquement civilisées, la valeur suprême ne doit pas être la nation, mais la citoyenneté et la primauté absolue de l'individu. M. Trudeau et ses disciples peuvent se reposer paisiblement: ils ont des émules coriaces, dont M. Derriennic et son collègue Stéphane Dion, qui l'a aidé à faire aboutir ce projet...

Le professeur se défend de sonner le tocsin ou de prédire que nous sommes au bord de la guerre civile. Mais il ne veut pas minimiser les risques de violence. Catastrophe appréhendée. Il s'inquiète même un peu quand les dirigeants indépendantistes nous garantissent que leurs entreprises ne comportent aucun danger de violence.

Facile, la souveraineté? Au contraire, dangereuse et piégée, plaide le politologue, soulevant des questions troublantes que plusieurs font mine d'éviter. Iconoclaste, M. Derriennic lance un lourd pavé dans la mare indépendantiste. Prophète de malheurs multiples, aurait-il tort, comme le messager antique, d'avoir raison?

Allez donc savoir si le manichisme des démocrates n'est pas aussi empoisonné, à tout prendre, que le triomphalisme du gouvernement péquiste et de ses fidèles éditorialistes...



PHOTO KÉRO

Illustration de la page couverture de Point de fuite.

Aquin à la loupe

Les universitaires qui s'emploient à établir une édition critique de l'œuvre de Hubert Aquin frappent un grand coup

POINT DE FUITE

Hubert Aquin, édition critique établie par Guylaine Massoutre, Montréal, Bibliothèque québécoise, 316 pages.

MÉLANGES LITTÉRAIRES I

PROFESSION: ÉCRIVAIN

Hubert Aquin, édition critique établie par Claude Lamy, Montréal, Bibliothèque québécoise, 571 pages

MÉLANGES LITTÉRAIRES II

COMPRENDRE DANGEREUSEMENT

Hubert Aquin, édition critique établie par Jacinthe Martel, Montréal, Bibliothèque québécoise, 609 pages

MARCEL JEAN

Depuis 1981, un groupe d'universitaires québécois consacre ses énergies à établir une édition critique de l'œuvre d'Hubert Aquin. Ces chercheurs frappent un grand coup ces jours-ci, puisqu'ils publient, dans une collection de poche, trois recueils de textes totalisant plus de 1300 pages. De ces trois ouvrages, seul Point de fuite, le moins volumineux, avait déjà fait l'objet d'une édition. Le Cercle du Livre de France l'avait publié en janvier 1971, six ans après le choc de *Prochain épisode*.

L'édition actuelle de Point de fuite s'ouvre par une longue présentation, attribuable à Guylaine Massoutre, où on peut lire que les textes composant le recueil «ont un dénominateur commun: la mort, l'échec. La révolte et la tension linguistique qui couvent au long des pages, entre-coupées de pauses, d'accalmies et d'un plaisir certain, donnent à l'ensemble une unité de ton incomparable. Un rythme s'en dégage, qu'Hubert Aquin prend soin de servir dans une structure à laquelle il donne le nom d'une esthétique: le «baroque.» (p. XVII)

Les deux recueils intitulés *Mélanges littéraires* sont composés de textes de diverses provenances. Le premier des deux livres, sous-titré «Profession: écrivain», comprend notamment un choix d'articles écrits à l'origine pour le journal *Le Quartier latin*, alors qu'Hubert Aquin était étudiant à l'Université de Montréal. On y trouve aussi des articles publiés dans les hebdomadaires *L'Autorité* et *Vrai*, les textes de diverses allocutions et conférences, ainsi que des projets de roman.

Le second recueil, dont le sous-titre est *Comprendre dangereusement*, réunit d'abord les articles que l'auteur a publiés dans la revue *Liberté* au cours des années 60. S'ajoutent à cet ensemble une douzaine d'autres textes d'origines diverses, dont le passionnant article *Éléments pour une phénoménologie du sport*, où Aquin fait l'éloge du football américain comme ultime aboutissement du sport-spectacle. Les écrits composant ces *Mélanges littéraires* sont, comme il se doit dans une édition critique, accompagnés de présentations qui, pour l'essentiel, précisent leur genèse.

Dans cette ensemble, l'auteur traite abondamment d'écriture, de littérature, mais il aborde tout aussi largement les faits de société, qu'il s'agisse de l'arrivée de la mini-jupe (qu'il propose d'appeler «magna-jupe», puisqu'elle n'est qu'une «modalité secondaire de la cuisse haute»), de l'érotisme imprimé (qu'il condamne pour des raisons politiques) ou de l'impérialisme américain (à l'intérieur d'une dénonciation de la guerre de Corée). On remarque enfin que, contrairement à ce qu'on aurait pu penser, Aquin n'a que rarement signé des critiques littéraires.

De prime abord, devant la somme constituée par ces trois livres, on peut s'interroger sur la démarche qui consiste à publier, dans une collection destinée au grand public, une telle édition critique. Il est, en effet, peu courant que des universitaires communiquent aussi largement les résultats de leurs recherches. Un

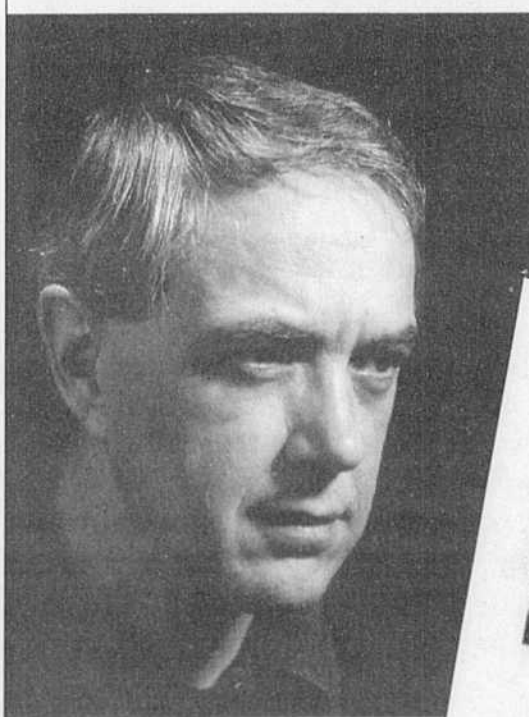
premier coup d'œil pourrait donc porter à croire qu'une édition plus restreinte, voire même confidentielle, aurait été suffisante. Dans l'avant-propos qu'il signe, Bernard Beugnot, professeur à l'Université de Montréal et responsable scientifique du projet, explique bien que la décision d'une telle diffusion a été mûrement réfléchie, et qu'elle répondait à deux intentions. D'abord, il y avait la volonté d'imposer aux chercheurs des «contraintes salutaires» permettant d'éviter l'enflure du commentaire. Ensuite, il y avait surtout le désir de faciliter l'accès à la totalité de l'œuvre de cet écrivain majeur qu'est Hubert Aquin.

Dans ces deux perspectives, la décision d'une telle publication se justifie amplement. En effet, on constate avec bonheur, à lire ces trois ouvrages, que les textes de présentation des universitaires gardent toujours des proportions raisonnables, qu'ils sont clairs et précis, et qu'ils sont d'un intérêt certain pour quiconque veut connaître l'œuvre d'Aquin. Ensuite, on ne peut nier la pertinence de rendre disponible la presque totalité des écrits d'Aquin, ne serait-ce que pour susciter une réévaluation de son travail.

En effet, Bernard Beugnot dit bien comment la lecture d'Aquin était, jusqu'ici, trop focalisée sur les romans. Un rééquilibrage s'imposait, pour donner une idée plus juste de l'activité de l'auteur, mais aussi et surtout pour mieux rendre compte de sa pensée et de l'évolution de celle-ci.

On constate
avec bonheur
que les textes
des
universitaires
sont d'un
intérêt certain
pour
quiconque
veut connaître
l'œuvre
d'Aquin

SERGIO KOKIS



Sergio Kokis
Le pavillon
des miroirs

XYZ éditeur félicite Sergio Kokis
gagnant du
Prix Québec-Paris 1995

XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Tél.: 514.525.21.70 • Téléc.: 514.525.75.37

l'Hexagone La littérature d'abord

UN PREMIER CD



Jean Charlebois et Jeanne Landry

POÈMES DE JEAN CHARLEBOIS
MIS EN MUSIQUE PAR JEANNE LANDRY

Chantés par Jean-François Lapointe, baryton
Récités par Guy Nadon, comédien
Jeanne Landry au piano, Bridget MacRae au violoncelle
«Je suis de ceux qui croient que la musique et la poésie sont infiniment compatibles, comme le cœur et le corps dans l'être rassemblé.»

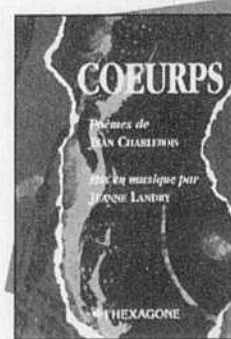
- Jeanne Landry

AUTRES TITRES
EN POÉSIE

LOUISE DESJARDINS
LA 2^e AVENUE
160 pages 16,95\$

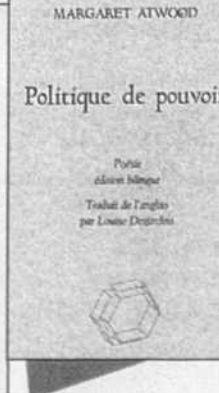
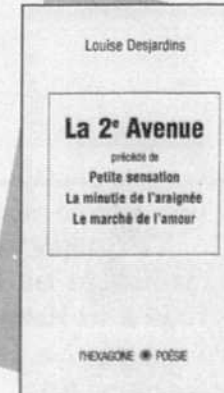
MARGARET ATWOOD
POLITIQUE DE POUVOIR
Traduction de Louise Desjardins
160 pages 18,95\$

FERNAND OUELLETTE
LE SOLEIL SOUS LA MORT
Collection TYPO
112 pages 10,95\$



COEURPS CD
HEX-101
en collaboration avec
la SRC Radio FM
61 min., 24 sec.
19,95\$

COEURPS
le livre
176 pages
16,95\$



LES ARTS

ARTS VISUELS

Branle-bas de combat au Metropolitan

La rétrospective Kitaj fait couler beaucoup d'encre des deux côtés de l'Atlantique

MAURICE TOURIGNY
CORRESPONDANT
À NEW YORK

Les dangers d'une rétrospective dans un grand musée pour un artiste vivant sont grands. Oui, bien sûr, les honneurs, la consécration, la diffusion de l'œuvre dans le grand public mettent l'eau à la bouche des créateurs qui ont passé de dures années à travailler dans le doute, l'anxiété et souvent dans la pauvreté.

Mais une rétrospective ne pardonne pas, et des peintres jusque-là vénérés par la critique et les collectionneurs peuvent voir leur sort bouleversé par une exposition trop ambitieuse qui sert mal et l'œuvre, et l'artiste.

Après le tollé qu'elle a provoqué à la Tate Gallery de Londres l'an dernier, la rétrospective R. B. Kitaj s'installe au Metropolitan Museum de New York jusqu'au 14 mai avec ses 90 œuvres empruntées aux grands musées, aux collectionneurs particuliers et à Kitaj lui-même.

Enfant chéri de la peinture anglaise, Kitaj, un Américain né à Cleveland en 1932 mais vivant en An-

gleterre depuis 1958, s'inscrit dans le mouvement figuratif britannique qui compte aussi David Hockney, Lucian Freud, Francis Bacon. Ses toiles font partie des plus grandes collections privées et publiques d'Europe et d'Amérique et la presse l'a déclaré un des artistes les plus significatifs de la seconde moitié du XX^e siècle. Jusqu'à, tout va bien.

Mais en juin 1995, la Tate Gallery présente cette rétrospective montée par Richard Morphet, un de ses conservateurs, et là commence le branle-bas. La critique londonienne attaque sauvagement l'œuvre, met en doute l'intégrité de l'artiste. Aucune épithète péjorative n'est épargnée. Kitaj, à peine remis de la mort prématurée de sa seconde épouse, s'écroule; il accuse la presse de xénophobie et d'antisémitisme et il jure de ne plus jamais montrer son art dans ce pays obtus et hypocrite. Dans l'habituel calme de l'été londonien, la guerre artistique mobilise toutes les plumes: des pages et des pages sont publiées sur le conflit, tout le monde y va de son opinion.

A New York, on attendait impatiemment la rétrospective et on avait prévu un festin digne du retour de l'enfant prodige...



Détails de *Smyrna Greek (Nikos)* et, ci-haut, *Cecil Court, London WC2 (The Refugees)*.

SOURCE METROPOLITAN MUSEUM OF ART

Forces, faiblesses et limites

Jusqu'ici, aucune fête new-yorkaise pour Kitaj. La critique est demeurée polie et civilisée mais aucun emballement, pas une fois le mot «chef-d'œuvre» n'a été lu dans les commentaires de la grande presse... et pour cause.

Soixante-trois toiles, vingt-six dessins et pastels et une gravure montrent les forces mais soulignent les faiblesses de Kitaj et les limites de son art. Mais, avouons-le, quel peintre dans la soixantaine peut relever le défi que pose une rétrospective de cette taille?

Evidemment, il y a des tableaux

intéressants, des œuvres réussies et prenantes, mais ces quelques moments forts sont perdus, dilués, anéantis par une trop grande quantité de toiles criardes, impénétrables malgré une palette lumineuse, obscures dans leur contenu narratif souvent répétitif. Les références littéraires abondent dans des tableaux au ton onirique qui empruntent à Cézanne, à Matisse, aux expressionnistes allemands, à Bacon et à bien d'autres. Avec ses orgies de couleurs souvent agressantes, avec la surabondance d'éléments picturaux, avec ses formats envahissants avec ses narrations symbolistes, Kitaj arri-

ve à étourdir le spectateur sans pour autant faire passer son propos.

Pourtant certaines toiles sont remarquables. Souvent, c'est dans les tableaux plus modestes que Kitaj nous atteint. *The Waiter*, une huile de 1991, est surprenant de simplicité: un serveur au veston rose sert un espresso à une table vide. La concentration du personnage, le geste précis, le rendu expressionniste font de l'œuvre une scène prenante. Il en est de même de *The Room (Rue St-Denis)* 1982-1983; deux murs, une table de nuit et un lit couvert d'une jetée rouge sang, le tout rehaussé d'un disque blanc au haut du mur. Dépouillement, simplicité extrême et pourtant l'impression que crée cette toile dépasse de bien des coupées la confusion des immenses tableaux.

Dans ses œuvres au sujet plus circonscrit, Kitaj atteint un climat captivant. *The Jewish School (Drawing A Golem)* 1980 montre quelques écoliers en classe affairés à des tâches diverses. Le propos est net, le style direct, l'évocation réussie.

Le talent de Kitaj au dessin ne fait aucun doute; les meilleurs moments de la rétrospective naissent de dessins émouvants au sujet unique. De très beaux nus, image des chats du peintre, portrait de l'auteur Philip Roth, Degas sur son lit de mort et de nombreux portraits d'amis et de parents deviennent les vraies balises de l'exposition.

Souvent dépassé par les huiles de grand format, le spectateur retrouvera les dessins avec un plaisir renouvelé, goûtera leur ton direct sans encombrements affectés.

Les grandes huiles chargées de Kitaj sont remplies d'allusions à l'art passé et présent. Mais faut-il avoir à déchiffrer une œuvre pour l'apprécier? Faut-il en connaître toutes les références pour pouvoir en jouir? A chacun de répondre à ces questions. Pour plusieurs, l'imagerie complexe sera l'atout de Kitaj mais le danger de la confusion et de l'affectation plane et pour certains autres la plupart des tableaux tomberont dans le piège de l'amphigouri.

grand concours

Sous la couverture

LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er} prix

Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de

swissair

2^e prix

Deux bons d'achats:

■ 1000\$ Chez Champigny

■ 1000\$ Chez RENAUD-BRAY

aussi

Chaque semaine, un gagnant recevra 5 ouvrages présentés lors de l'émission*... et un abonnement à la revue littéraire

Lettres québécoises
la revue de l'actualité littéraire

Gagnant du 16 février 1995 :
Madame Stéphanie Bois-Houde de Québec

Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission **Sous la couverture**, le dimanche à 16 h.

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à : **Concours Sous la couverture - Le Devoir**
a/s SRC Télévision C.P. 11007 Succ. Centre-Ville
Montréal (Québec) H3C 4T9

Les règlements de ce concours sont disponibles à la SRC.

SRC Télévision LE DEVOIR

Réponse

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone

VOYAGES et Les BELLES SOIRÉES de l'Université de Montréal

vous proposent un voyage culturel en **SICILE et à ROME**

Circuit incluant Naples, Sorrente, Amalfi, Pompéi, Paestum et Herculaneum

Groupe accompagné par Suzel Perrotte, historienne d'art

3 616\$ plus 63\$ de taxes d'aéroport

Départ le 15 mai - 2 semaines - hôtels 3 et 4 étoiles

RENS. ET RÉSERVATIONS : Marjorie 397-0467 ou 987-9798

Seul l'encadrement pédagogique est sous la responsabilité de l'Université de Montréal

En collaboration avec



Détenteur d'un permis du Québec



Vive le vent, vive le vent,
vive le vendredi!

PLAISIRS avec Josée Blanchette,
chaque vendredi.

LE DEVOIR

Et ainsi de suite...



Edmund ALLEYN
Pierre BOOGAERTS
Sorel COHEN
Jean-Marie DELAVALLE
Andrew DUTKEWYCH
Raymond GERVAIS
Pierre GRANCHE
Suzy LAKE
Robert RACINE
Françoise SULLIVAN
Bill VAZAN
Robert WALKER
Irene F. WHITOME

Du 24 février au 25 mars 1995

372, rue Ste-Catherine Ouest
Centre d'exposition CIRCA, salle 444
Galerie Christiane Chassay, salle 418

Conservateur invité : Gaston St-Pierre



Avec l'appui du Conseil des arts et des lettres du Québec

À LA DÉCOUVERTE DES
MUSÉES DU CONNECTICUT
ANIMÉ PAR MONIQUE GAUTHIER

du 4 au 8 mai 1995, 599 \$ p.p. occ. double

En collaboration avec les BELLES SOIRÉES de l'Université de Montréal

TOURNÉE DANS LES
MUSÉES DE LONDRES
ANIMÉ PAR MONIQUE GAUTHIER

du 20 mai au 2 juin 1995, 2799 \$ p.p. occ. double

VOYAGE LITTÉRAIRE
EN PROVENCE
ANIMÉ PAR ANDRÉE LOTÉY

du 16 au 30 juin 1995, 2199 \$ p.p. occ. double (avion en sus)

OBSERVATION DES OISEAUX AU
QUÉBEC ET DANS LES MARITIMES
ANIMÉ PAR ROBERT BONNEAU

du 15 au 21 mai 1995, 729 \$ p.p. occ. double

Seul l'encadrement pédagogique est sous la responsabilité de l'Université de Montréal

INFORMATION ET RÉSERVATIONS : VOYAGES CARBIN (514) 728-4553

LES ARTS

EXPOSITIONS

Un mélange de rigueur, d'humour et d'intelligence

Jacques Marchand rééquilibre chimères et réalités, oisiveté et travail, culture populaire et culture savante, produits manufacturés et ready-made

MARIE-MICHÈLE CRON

JACQUES MARCHAND
Galerie Clark
1591, rue Clark
Jusqu'au 5 mars

Les expositions solo sont choses rares à Clark alors que la galerie prête régulièrement ses locaux aux duos (ce qui est fort compréhensible pour ce centre qui se débrouille avec peu de ressources financières) dont les mariages sont plus ou moins risqués. Mais là, nous sommes seuls avec Jacques Marchand, un «inconnu» qui ne le restera d'ailleurs pas longtemps. C'est l'une des heureuses surprises et découvertes de la saison montréalaise qui est, dans l'ensemble cette année, fort solide et bien arimée à ses gonds. Fruits d'un séjour au Centre de sculpture Est-Nord-Est rondement mené par Pierre Bougault-Legros à Saint-Jean-Port-Joli, les œuvres de Jacques Marchand surprennent par leur mélange de rigueur, d'humour et d'intelligence.

À l'entrée, trois ciseaux de divers formats bien astiqués — ce sont des ciseaux à prépuce — sont placés les uns près des autres pour raconter une histoire de famille, de mœurs et de civilisation, murmurée par un sourire plissé placé tout près qui s'échappe de lèvres en écorce de bois (une magnifique idée!). Mais au-delà de leur aspect cérémoniel, ils nous indiquent qu'ils sont aussi instruments de la tradition qui taillent le tissu, découpent la forme: une robe de diva de velours noir, immense, est plaquée en exercice sur un mur. À ses pieds, des tourne-disques anciens sont muets; devant, un puits en mastic rempli de moules de dentiers broie du rose à défaut du noir, à travers une matière paradoxale, qui passe continuellement du tendre au grinçant, du mou au caustique. Partout la trace, l'empreinte des cinq sens apporte une impulsion sensorielle et sensorielle au parcours du spectateur qui se hérise d'énigmes et de rébus.

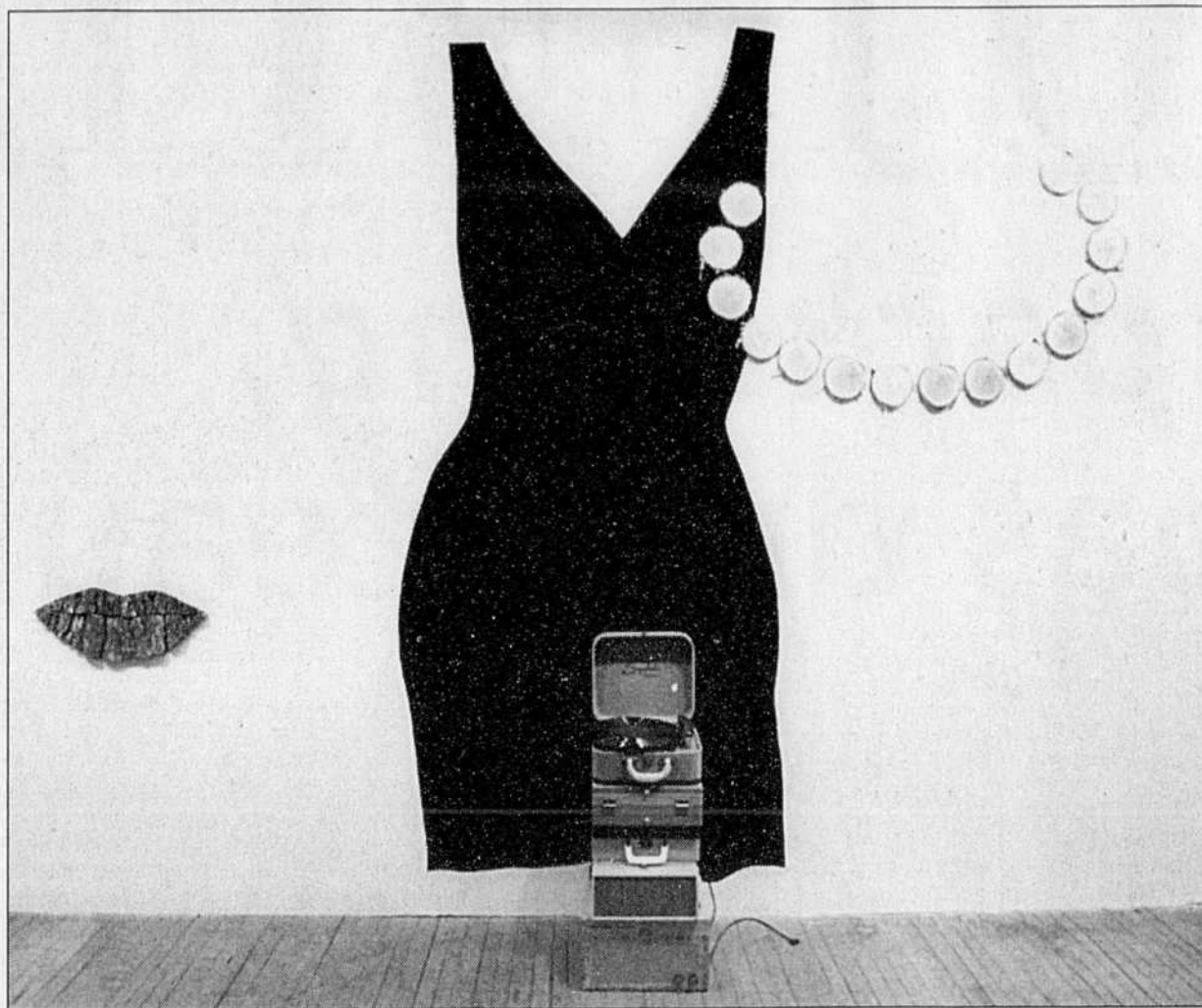
Car Jacques Marchand nous jette, au passage, des pièges comme les plaisanteries d'un potache qui, au fond d'une classe, ferait claquer des dents le père Ubu. Une théâtralité de la séduction, du fantasme et du fétichisme, que les titres dévient de leur fonction originelle en dérapant sur d'autres indices. Dans *La Moustache de Remond* par exemple, ce qui ressemblerait à la jante d'un pneu très pop est marqué au centre d'un miroir et d'une affiche de *pin-up* de calendrier. Il ne faudrait pas pour autant en déduire que la confection des objets — et c'est aussi de cela qu'il s'agit — manque de justesse et de souffle, bien au contraire. La technique est impeccable, et l'artiste arrive à redonner vie à des matières simples, en les coloriant richement, par exemple, comme c'est le cas de cette vague en bois au vernis rouge brillant, d'une intense patine, ou bien en truquant l'identité du matériau de ces cylindres noirs au mur qui rappellent des écouteurs. Jacques Marchand rééquilibre, avec son petit almanach du parfait sculpteur à laquelle l'exposition prête forme, chimères et réalités, oisiveté et travail, culture populaire et culture savante, produits manufacturés et ready-made. C'est à voir.

VOYAGES DIVERS

Anne Deguelle
Galerie Yves Le Roux
5505, Boulevard Saint-Laurent, bureau 4136. Jusqu'au 11 mars

Avec *Ce que je dis deux fois est vrai* présentée l'an dernier chez Yves Le Roux, Anne Deguelle pointait l'architecture montréalaise et observait les effets, rétinien comme conceptuels, du redoublement de l'image photographique, de sa persistance, de son effacement générique et de sa cohabitation historique avec la peinture. Cette fois-ci, l'artiste française «stimule» la galerie en scindant l'espace en deux et en recouvrant le sol de couches de coton qui évoquent un tapis de neige blanche. Dessus, des lumières clignotent discrètement au bout de fils électriques comme des veines ou des cheveux d'ange.

On aura reconnu la ville, avec ses circuits routiers striés par les phares des voitures qui y filent à toute allure, à l'image du célèbre film nerveux de Godfrey Reggio, *Koyaanisqatsi*, dont la musique avait été composée par Philip Glass. La répétition, notion importante dans la production d'Anne Deguelle, se cristallise également dans le son, élément novateur pour l'artiste qui l'avait déjà introduit dans une de ses installations à la tour du centre d'art de Vassivière avec une composition sonore et musicale d'Alain Middleton. Ici, c'est le crissement des pas sur la neige durcie par le froid qui scande l'espace de la salle d'exposition, dont les murs soutiennent des fragments de vitre affilés comme des lames de patin, subtiles métaphores des icebergs prisonniers du climat qui se cassent au redoux, ou des tours piquantes et artificielles du centre-ville.



Je me souviens, une œuvre de Jacques Marchand.

PHOTO JACQUES GRENIER

Le danger plombe sur les changements vertigineux d'échelle de cette installation poétique qui se rapproche, de par l'utilisation du verre et du rapport à la ville, et de certains traits formels et substantiels analogiques, de la récente intervention de Gilbert Boyer à l'espace 502 ou, très différemment, d'une œuvre de Liz Magor (CIAC, 1989) qui avait posé, sur un lit ouaté, une cabane de bois rond miniature.

Cependant, Anne Deguelle aborde autrement la problématique du paysage en éprouvant simultanément sa résistance physique (le froid, le sommeil) comme sa disparition dans le temps (le recouvrement, la vitesse lumineuse). Une exposition belle et spirituelle.

JOËL FISCHER
Galerie Rochefort
350, rue Saint-Paul Ouest
Jusqu'au 1er avril

Après l'exquis Gérard Collin-Thibaut, Jean-Claude Rochefort nous présente les œuvres de l'Américain Joël Fischer... et se surpasse. Peu connu au Canada, Fischer fait entre autres partie du «Who's Who» des artistes en vue dans les expositions et les collections, tant privées que publiques, les plus prestigieuses au monde — le Kunstmuseum de Berne

consacre d'ailleurs une salle permanente à plusieurs de ses pièces. Pourtant — et l'accrochage use du subterfuge — un premier regard y détecterait une exposition classique de sculpture moderne. Persévérez! Le génie de Fischer, qui est passé maître dans la fabrication du papier fait main, est de repérer dans le maillage des fibres leurs imperfections infaillibles. D'un détail anodin, l'artiste en retranscrit la forme dessinée qu'il reproduit en trois dimensions.

On retrouve alors un buste sur un socle, un étrange chapeau fixé au mur, bref, des figures qui, nonobstant le caractère informel d'où elles proviennent, retracent l'histoire de la sculpture et des formes au XXe siècle. Le résultat est tout simplement prodigieux: les œuvres en bronze miment la pierre polie, le marbre, et citent Arp, Miro, Brancusi, Moore. Comment, se dit-on, peuvent-elles matériellement, physiquement, et au travers de l'accidentel, du hasard, écrire leur processus de création (du détail au général) et simultanément le renverser? Pour Yves Michaux, «ces œuvres, aux formes si souvent organiques, fonctionnent en fait comme des métaphores de la vie et de l'histoire personnelle. L'interaction des choix et des hasards est caractéristique de l'existence de chacun d'entre nous».

La preuve, c'est que devant Joël Fischer, on reste un peu bêtes, comme

de grands enfants qui auraient trop rapidement adopté le Nintendo et oublié l'émerveillement que procurent les choses simples de l'existence.

au niveau du contenu, à contourner les écueils du déjà-vu et surtout à ouvrir une fracture subtile entre notre réalité et sa dimension onirique.

DORMEURS

Nathalie Grimard
Galerie Trois Points
372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 520. Jusqu'au 11 mars

Nathalie Grimard s'était fait remarquer lors d'une exposition de groupe l'an dernier à la galerie Trois Points et également à Dare-Dare, où elle dormait dans son installation! La nuit est son laboratoire, le rêve est son matériau de travail et l'on peut s'en rendre compte aujourd'hui alors que la «jeune» artiste investit le territoire du privé, le sommeil, pour partager collectivement ses recherches empiriques sur *Les Dormeurs* en s'introduisant, en quelque sorte, dans leur tête. Sur d'immenses panneaux posés sur le sol de la galerie comme dans un couloir d'hôpital, des photos noir et blanc givrées font apparaître différentes personnes photographiées au cours de la nuit. Quelquefois, des panneaux lumineux comme des bandes-annonces font défiler des mots alors que des textes au bas de chacun d'entre eux viennent enregistrer, tels des encéphalogrammes, les rêves — souvent insolites — des sujets mis à l'étude. Ceux-ci ont été interrompus lors de leur sommeil afin de reporter, par écrit et à travers l'empreinte photographique, leur témoignage. Nathalie Grimard réussit là, et malgré quelques maladresses au niveau de la composition et quelques obscurités

DIVERSITÉ ET RAPPROCHEMENTS

Galerie B312 Émergence
372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 312. Jusqu'au 11 mars

Insérée dans le cadre d'un projet d'échange entre centres d'artistes autogérés de cinq provinces, l'exposition itinérante *Diversité et Rapprochements*, inaugurée l'an dernier au Centre Eastern Edge de Saint-Jean à Terre-Neuve, cède la place à ses propres membres avant d'accueillir au printemps les galeries Artcité de Windsor et, en 1996, Eye Level de Halifax. L'idée est généreuse et le concept intéressant — comme le catalogue — pour peu que l'on ait envie de savoir qui se cache dans les coulisses des centres d'artistes comme de découvrir ce qui se passe hors frontières. Ainsi, ce qui aurait pu être éclectique, et dans un emballage un peu fourre-tout, s'avère bien au contraire d'une grande unité au niveau de l'accrochage des œuvres qui vont de la peinture à la photographie en passant par l'installation et le dessin. C'est l'occasion aussi de lire à travers les pièces de Josée Bernard, Michel Boulanger, Marthe Carrier, Kevin DeForest, Christiane Desjardins, Johanne Gagnon et François Lacasse, des discours qui font état des lieux (physiques et spirituels) d'une certaine création montréalaise plutôt solide et très débrouillarde.

michael snow

JUSQU'AU 23 AVRIL

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

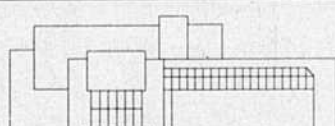


PHOTO : JOYCE WELAND. PHOTOGRAPHIE PRISSE PENDANT LE TOURNAGE DU FILM LA RÉGION CENTRALE, 1969.

L'ÉVOLUTION
MULTIDISCIPLINAIRE
DE SON ŒUVRE

DESSIN
PEINTURE
SCULPTURE
PHOTOGRAPHIE
RÉTROSPECTIVE DE FILMS
ŒUVRES DE LA COLLECTION
DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

mardi au dimanche
de 11 h à 18 h
mercredi de 11 h à 21 h
(ENTRÉE LIBRE À COMPTER DE 18 H)
CES SOIRÉES GRATUITES
SONT PRÉSENTÉES PAR
Les Arts du Maurier Liée
droits d'entrée : 5 \$
MÉTRO PLACE-DES-ARTS
renseignements : (514) 847-6212



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Une pause culturelle au cœur de Lanaudière

VERNISSAGE DIMANCHE 26 FÉVRIER 1995 À 14 H

MARTHA TOWNSEND

ENTRE LE SILENCE ET L'ÉCOUTE

NORMAND FORGET

SUR LES TRACES DE LOUIS PASTEUR,
UN PARCOURS CONTAMINÉ

CALICES ET CIBOIRES

OBJETS SACRÉS

JUSQU'AU 21 MAI 1995

À DÉCOUVRIR DANS NOS COLLECTIONS: L'ART SACRÉ ET L'ART CANADIEN

145, RUE WILFRID-CORBEIL JOLIETTE TÉL. : (514) 756-0311

Du 31 janvier au 9 avril 1995

Les motifs
de
l'émotion



COURTEPOINTES
ANCIENNES
DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE

Cette exposition a été réalisée par
le Musée de la Nouvelle-Écosse
avec le soutien financier

du Programme d'appui aux
musées du ministère
du Patrimoine canadien.

MUSÉE McCORD
490, RUE SHERBROOKE • (514) 398-7100 • MÉTRO MCGILL

Imaginez une école sans aucune retenue



Paul Gauguin, Les enfants ludant (détail), 1898. © Promedia S.A.

Gauguin et l'école de Pont-Aven
Du 9 février au 9 avril 1995

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Une présentation du
TRUST ROYAL

1380, rue Sherbrooke Ouest
Ouvert du mardi au dimanche, de 11 h à 18 h
(jusqu'à 21 h le mercredi).
Information: (514) 285-2000.

FORMES

Le packaging, c'est pas du gâteau!

SOPHIE GIRONNAY
LE DEVOIR

Il existe encore quelques naïfs pour s'imaginer qu'une boîte est une boîte, rien de plus. Au supermarché, ceux-là poussent leur chariot en terrain miné sans se douter qu'autour d'eux, sur les étagères, on se bat et on s'entretue pour leurs beaux yeux de consommateurs, pour leur plaisir. Les hurlements subliminaux des emballages leur paraissent un doux concert tandis que, dans les allées, ils avancent à découvert, inconscientes proies, leur «falle» de public-cible à l'air, offerte au viseur des publicitaires.

La création d'emballages est devenue une science, qu'on a baptisée *packaging* pour que ça sonne plus scientifique. C'est aussi un art (martial) et un jeu (de guerre pour rire) qui peuvent devenir très rigolos à pratiquer, quand on les aborde comme Pierre Léonard, directeur de la création de Graphème, la division de design graphique de la boîte de pub Cossette-Communication.

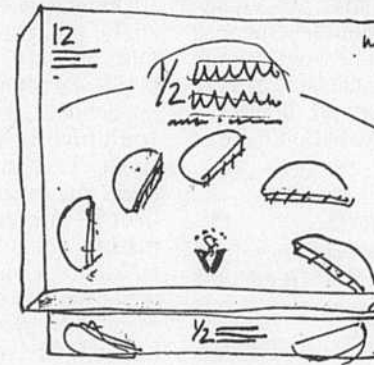
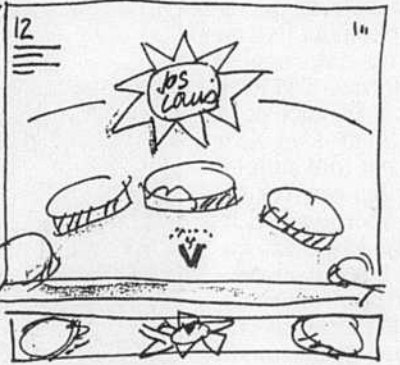
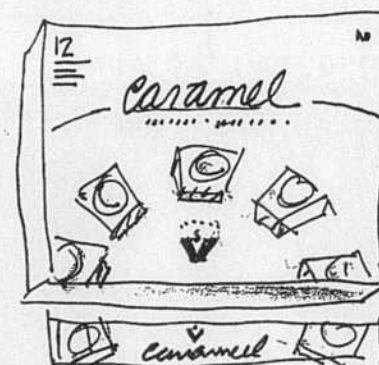
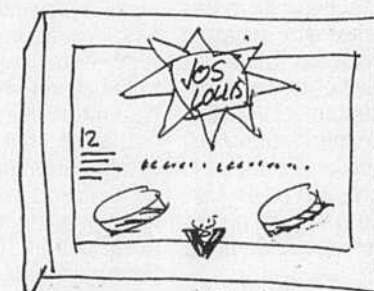
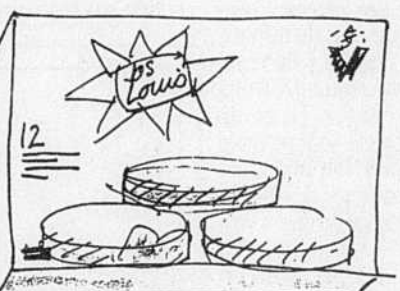
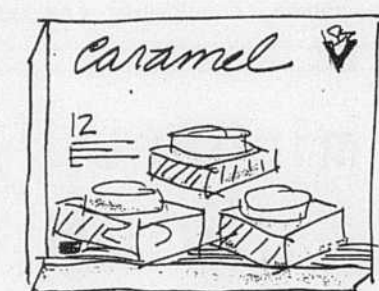
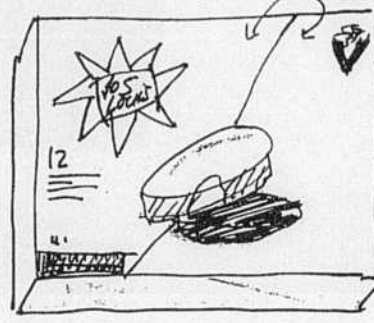
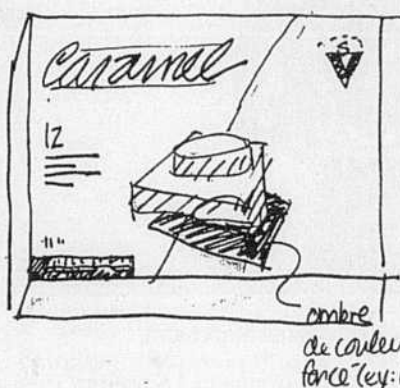
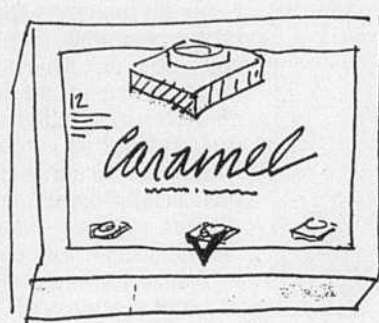
Prenons la campagne des gâteaux Vachon. «Les beignes, c'est pour la police. Les graines, c'est pour les oiseaux.» À une époque où les sucres avaient mauvaise presse, où les partisans du régime santé semaient la terreur, Cossette lançait le message: «Ne vous en faites pas trop avec ça et offrez-vous donc une petite gâterie, un bon Jos. Louis.» Un an plus tard, l'entreprise Culinar, qui possède Vachon, s'adressait à Pierre Léonard pour revamper ses emballages. Ce n'était pas le même département, mais «chez Cossette, dit le designer, tout est décloisonné. On veut répondre à tous les besoins — logo, pub, relations publiques — de manière globale et intégrée.»

Dis-moi ce que tu manges...

Avant de sauter sur ses crayons, le designer graphique fait enquête. Et déjà là, le *fun* commence. Pierre Léonard et ses aides ont visité l'usine, goûté à tout. «J'ai fait la tournée avec un livreur, pour mieux comprendre ce qui se passe entre le distributeur et les détaillants...» Généralement, les services de marketing des entreprises clientes dépensent de petites fortunes à sonder, interroger, classer les consommateurs de leurs produits. Leurs compilations sont les gâteries dont se repaît goulûment le designer graphique afin de nourrir son travail.

«Un jour, la petite madame Vachon créa un petit gâteau dans sa cuisine et les frères Joseph et Louis Vachon (d'où le nom «Jos. Louis») se mirent à en vendre à la pelle. C'était dans les années 50, l'époque des lunchs, des distributrices...» Tant et tellement que l'entreprise a crû et multiplié, au point d'en semer la confusion dans l'esprit de l'acheteur avec 75 variétés diverses, présentées dans des emballages aussi désuets que disparates.

«Notre mission était donc de créer un air de famille — une plate-forme graphique — entre tous les produits, de clarifier la proposition particulière de chacun d'entre eux, et de renforcer certaines marques locomotives. Jos. Louis, Mae West sont des marques à maturité qui se vendent par millions. Pour Demi-Lune, on devait travailler plutôt à la rendre visible.»



**Un emballage est un message, une lettre:
avant de choisir ses mots, sa plume, sa calligraphie,
il faut savoir à qui l'on s'adresse.**

D'abord, déterminer où les gens situent chaque produit dans le paysage global de la collation. Sur l'axe du plus «santé» au plus «indulgent», Jos. Louis se situe près d'«indulgent». Sur l'axe du plus au moins cher, Vachon est perçu comme plutôt «cheap». C'est ainsi que se trace une précieuse carte du ciel, dite «carte perceptuelle».

Ensuite, se faire une idée claire de son correspondant. Un emballage est un message, une lettre: avant de choisir ses mots, sa plume, sa calligraphie, il faut savoir à qui on s'adresse. «L'amateur de Jos. Louis est un gars de 25 à 35 ans, sou-

vent un col bleu, qui fait des travaux plutôt physiques et ne se préoccupe pas de son taux de cholestérol. Un gars sympathique, pas grossier mais pas compliqué. Ce qu'il aime, c'est la double ration de chocolat, dans la crème du centre et dans l'enrobage, et c'est cet aspect-là qui va ressortir dans notre traitement graphique.» (D'où les couleurs franches, le lettrage sans chichis, le brun chocolat...)

Si les données statistiques sont fournies par l'entreprise cliente, Pierre Léonard ne se prive pas du plaisir de jongler avec les profils de consom-



Le temps passe, les emballages se suivent: voici deux générations aujourd'hui ancestrales de boîtes de gâteaux.



Et combien de temps cet emballage-ci représentera-t-il fidèlement les amateurs de gâteaux brun et blanc?

mateur ainsi qu'un scénariste avec ses personnages. Le jeune cégépien qui se bourre sans retenue de Caramel dégoulinant, la dame qui craque pour un Demi-Lune parce que c'est plus léger et qu'elle a su se priver depuis le matin, on les voit surgir, s'animer. Les saynètes se précisent, se raffinent. Où, quand, pourquoi, dans quelles circonstances et dans quel état d'esprit mangèrent-ils la chose? Et ma parole, pour peu qu'on sache bien observer, c'est la société québécoise au complet qui prend forme et se livre à travers ses petites habitudes quotidiennes et sa psychologie d'achat. «C'est fascinant, c'est complexe, mais c'est ça la clé. Plus t'as d'informations, plus tu t'orientes comme il faut.»

Au pifomètre et à l'X-acto

Le travail graphique proprement dit s'effectue à l'ordinateur et, surprise, encore de nos jours au pifomètre et à l'intuition.

Sous la supervision de Pierre Léonard, les graphistes fouillent et griboillent, regroupés par trois dans des bureaux où s'entassent les marques concurrentes à leur en couper l'appétit. «Chaque soir, on expose toutes les esquisses, on choisit des avenues de recherche. Pour Caramel, on a longtemps essayé l'impossible: combiner le dynamisme des jeunes qui l'achètent et la sensualité langoureuse du caramel coulant...»

Enfin, avec deux hypothèses bien développées, le designer retourne voir son client et vérifie, en groupe témoin

(les publicitaires disent *focus group*) si le message graphique est compris. «Demi-Lune sur un fond d'étoiles, ça ne marchait pas. Dès qu'on a mis des nuages pour exprimer la légèreté, les gens ont dit: «Ah! tiens, un bon gâteau léger.» C'était gagné.»

Détail important: on a photographié les gâteaux devant un vrai décor, un fond peint en trompe-l'œil, au lieu de faire un montage à l'ordinateur. «Ça fait moins plaqué, donc plus alléchant.» Sans parler des textes, habilement modifiés: festin chocolaté remplace gâteau au chocolat, gâteau blanc devient délice à la vanille...

«Il y en a qui ne voyaient pas qu'on avait changé le logo de Jos. Louis. Ils trouvaient le nouvel emballage plus appétissant mais, à leurs yeux, ça restait leur bon vieux Jos. Louis et c'était notre but.»

Travailler pour que ça ne se voie pas? Pas très valorisant. Mais ces artistes de l'X-acto que sont restés les graphistes ont répondu à tout: «Des fois, le chemin de création est étroit, mais la mission est plus chirurgicale.»

Foule sentimentale... Le *packaging* est affaire d'affect. On a tous rangée, au fond de sa mémoire, une boîte aux couleurs d'émotion. Pour mon ami, c'est le sirop Lambert, symbole des tendresses maternelles, des après-midis de grippe à se faire dorloter. Pour moi, c'est les Rice Crispies, les matins de fous rires collectifs dans le réfectoire en délire... Qui sait? Le fumeur de Gitanes est peut-être bien moins captif de la nicotine que de la jolie bohémienne qu'on a mise sur son paquet. À chaque bouffée, elle renaît de ses cendres et s'évade en volutes bleues. Elle danse pour lui seul, toujours fidèle et toujours «beee...lle», l'Esmeralda du *packaging*!

Avec Daniel Pinard, faire l'épicerie, c'est un jeu d'enfant.

RECETTES avec DANIEL PINARD,
chaque vendredi

LE DEVOIR